

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

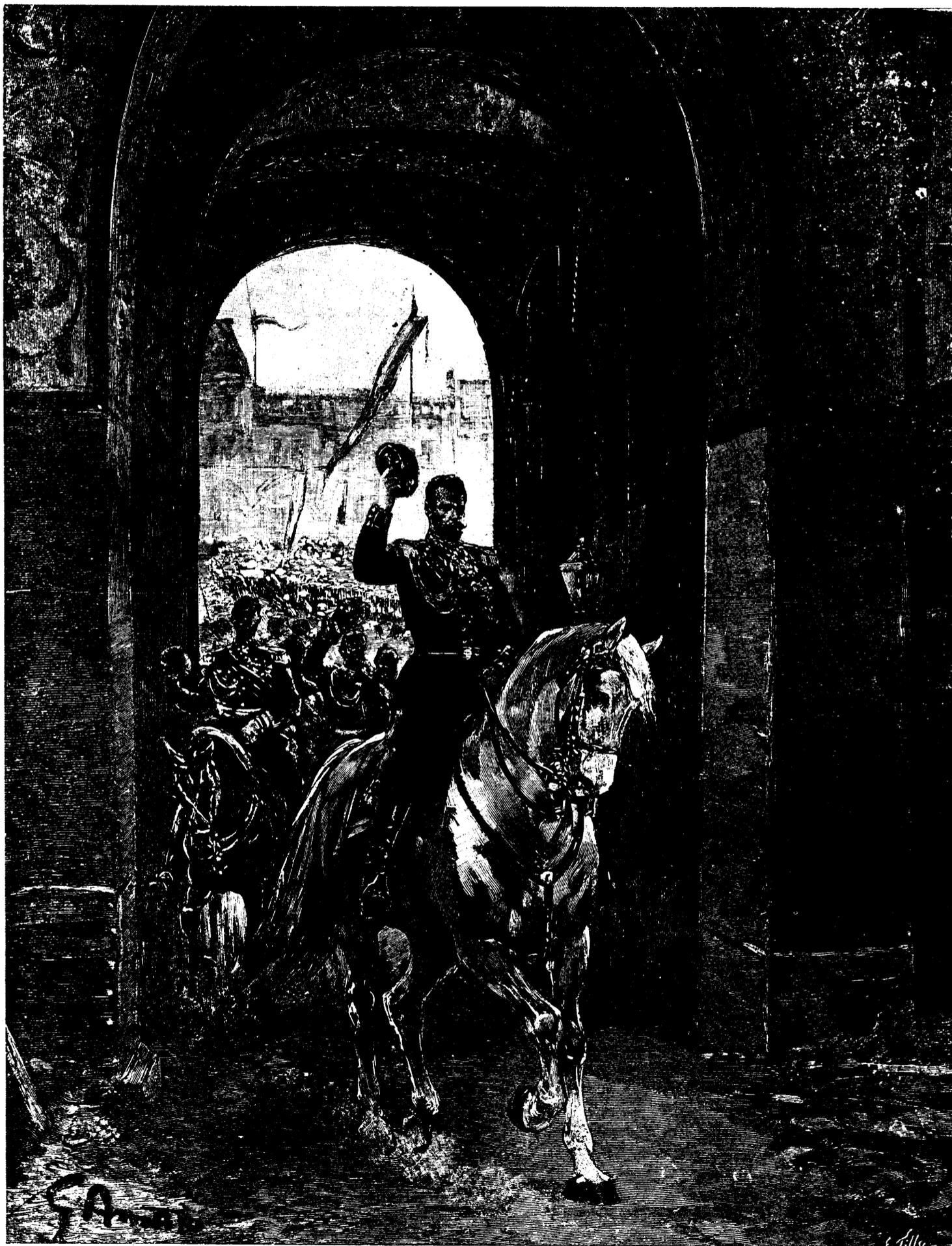
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 633.—SAMEDI, 20 JUIN 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ENTRÉE SOLENNELLE A MOSCOU. — LE TSAR SOUS LA PORTE SAINTE, AU KREMLIN

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 JUIN 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Chronique québécoise, par Ellène. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Le couronnement de Nicolas II, par Hugues Le Roux. — La cathédrale de l'Assomption. — Poésie : Les lilas blancs, par Armand Sylvestre. — Le petit patriote, par Alphonse Gingras. — Un visiteur distingué. — Le *Royal William*, par Benjamin Sulte. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Grotte de Notre-Dame de Lourdes. — Notes et impressions. — Remerciements, par Ribon. — Petite poste en famille. — Les harangues de Napoléon Ier. — Au bal, par Kick. — L'art culinaire. — Le cycliste distrait (comique). — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Moscou : Le couronnement du tsar : Entrée solennelle du tsar sous la porte sainte, au Kremlin ; Halte des souverains à la chapelle de Notre-Dame d'Ibérie ; Réception des souverains à la gare ; Le tsar couronnant l'impératrice ; La bénédiction du drapeau de l'empire ; Le train de l'empereur se rendant à Moscou : la voie ferrée gardée par la troupe ; Illumination du Kremlin. — Les insignes impériaux : Ordre de Sainte-Catherine ; Ordre de l'Aigle-Blanc ; Type de pope russe. — Portrait du R. P. Captier.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'ALMANACH nous annonce que l'été fera son début le 21^e de ce mois, et qu'à partir du lendemain les jours commenceront à décroître, de très peu, il est vrai, mais ce mot "décroître" comporte une idée triste qui semble en désaccord avec l'appellation de la saison si brillante et productive qu'un poète a dit que c'était la siri-

lité de l'année.

Et le printemps a été triste, froid, les feuilles sont sorties plus tard que d'habitude, les fleurs nouvelles ne se sont montrées qu'en frissonnant sous le vent du nord. Maigre printemps !

Les cultivateurs regardent chaque jour, avec inquiétude, le coucher du soleil, se demandant ce que le lendemain apportera, du froid encore, de la pluie, du vent ou du chaud.

La récolte sera-t-elle bonne et, si elle est satisfaisante, comment se vendra-t-elle ? Si elle réussit partout, mauvaise affaire, car il y aura encombrement de produits et les prix baisseront ; si elle est pauvre, triste aventure encore, de sorte que l'habitant ne comprendra jamais ce que le poète avait dans la tête quand il disait, d'un air si convaincu, que le cultivateur serait trop heureux s'il connaissait son bonheur.

Car le cultivateur, pas plus que l'avocat, le médecin, le commerçant, l'artisan, le journalier, ne connaît son bonheur, et, devant cette unanimité de sentiments, il faut conclure que tout le monde est heureux sans le savoir—ce qui équivaut à ne pas être heureux du tout.

Après tout, il n'y a peut-être d'heureux que les malheureux, les "quéteurs" qui n'ont aucun souci et qui vivent des autres.

*** Et c'est à l'approche des beaux jours promis que Mlle Marie Parrot a failli mourir à l'aurore de sa jeunesse.

Pauvre Marie Parrot !

Vous avez sans doute lu l'aventure tragique dont elle fut l'héroïne involontaire, mais elle mérite d'être citée encore.

Voici comment la raconte un confrère québécois ;

Un commencement d'incendie qui aurait pu avoir des conséquences fatales s'est déclaré hier, rue St.***. Les pompiers appelés par l'alarme s'y rendirent en toute hâte. Une fumée épaisse sortait par la porte et les fenêtres. En forçant la porte, qui était fermée à clef, les pompiers durent retraiter, un moment, devant la fumée qui les suffoquait. Mais des gémissements s'étant fait entendre à l'intérieur, les courageux pompiers n'hésitèrent plus un instant et arrivèrent juste à temps pour sauver une jeune fille, Mlle Marie Parrot, qui était déjà suffoquée et ne pouvait sortir. Au grand air, elle reprit bientôt ses sens. Le feu qui s'était déclaré dans des morceaux de bois dans la cuisine fut éteint au moyen de seaux d'eau.

Rien de bien extraordinaire, à première vue, dans ce petit compte-rendu. Un incendie, des pompiers courageux—ils le sont tous et toujours—une jeune fille suffoquée, ce qui donne une pointe d'émotion ; elle est jolie sans doute, un brave garçon la sauve, c'est charmant ; si le pompier est célibataire et la jolie fille libre de son cœur et de sa main, l'amour suit de près la reconnaissance et voilà tout un petit roman bâti en un instant qui se terminera bientôt devant monsieur le curé.

C'est très joli, mais voici que l'on apprend que l'histoire a été singulièrement transformée par le reporter qui l'avait lue dans un journal anglais de la veille.

Le confrère anglais, en peine de nouvelles et en veine d'imagination avait tiré parti d'un commencement d'incendie, sans importance et sans intérêt, en en faisant une petite scène émouvante dans laquelle il faisait figurer Miss Mary Parrot, avec force détails.

Le mal est que le brave garçon, en traduisant la chose, a oublié que "Mary Parrot" désigne un "perroquet," en style familier anglais et qu'il a cru avoir affaire à un spécimen bipède et sans plume.

Ce qui n'empêche pas que nombre de journaux français ont reproduit la nouvelle avec le plus grand sérieux.

*** J'avais toujours été sous l'impression—et je crois que nombre de personnes partageaient cette opinion—que quand un prisonnier était condamné aux travaux forcés, cette sentence avait pour but d'infliger au détenu une punition plus dure que celle de l'emprisonnement simple.

Il paraît que ce n'est pas cela du tout—à Londres.

Un juge—le juge Gibson—a déclaré dernièrement en cour que la seule différence entre les travaux forcés et l'emprisonnement ordinaire était que, dans le premier cas, le prisonnier recevait une meilleure nourriture tout en faisant la même somme et le même genre d'ouvrage.

Il s'agissait d'un accusé qui, tout en étant reconnu coupable, méritait quelque sympathie, et le savant magistrat, qui savait à quoi s'en tenir sur le régime des prisons, dit en prononçant la sentence : "Je n'ai

pas besoin d'ajouter que, parfois, il vaut mieux, comme dans le cas soumis à la cour, et dans l'intérêt du prisonnier lui-même, il vaut mieux le condamner aux travaux forcés."

D'où il résulte que la plupart des gens convaincus de culpabilité devant dame Justice, supplieront le juge de les condamner aux travaux forcés.

La loi a d'étranges conséquences !

*** Un renseignement qui intéresse nos cultivateurs :

Le vice-consul anglais de Copenhague dit que l'importation du beurre danois en Angleterre a augmenté de vingt millions de livres, en 1894.

Ceci prouve que malgré la concurrence de tous les autres pays le Danemark tient le premier rang, sur le marché anglais, sauf pour le beurre de qualité extra pour lequel la France tient encore la palme.

L'augmentation énorme de l'exportation danoise est due au bon marché de la nourriture des vaches.

Depuis quelques années le seigle et l'orge de la mer Noire ont été à si bas prix que les éleveurs danois en ont importé de grandes quantités pour nourrir leurs animaux.

D'un autre côté, les producteurs se plaignent de la dépression du prix du beurre et, chaque année, ils demandent à la science de nouveaux moyens pour fabriquer à meilleur marché.

Le Canada doit travailler sans cesse pour lutter contre les Danois.

*** Le journalisme canadien vient d'être douloureusement éprouvé.

Un des plus vaillants du monde de la plume, H.-D. Têtu, est mort la semaine dernière, à l'âge où il pouvait espérer bientôt recueillir le fruit de onze ans de travail et de lutte.

En apprenant cette triste nouvelle, ceux qui n'avaient pas vu notre excellent confrère depuis un an ou deux ont été tristement surpris, mais c'est justement pendant ce laps de temps que le mal qui le minait a fait de si rapides progrès que la guérison était devenue impossible. Et puis, cette maladie, la phthisie, à laquelle les savants cherchent un remède depuis si longtemps, est presque toujours incurable.

Il aurait fallu à ce vaillant, à cet infatigable travailleur, un climat plus tempéré, un air plus doux, du soleil, beaucoup de soleil et du repos, mais les nécessités de la vie le retenaient au sol natal, il lui fallait toujours penser au présent, remettant à Dieu l'avenir de ceux qu'il allait laisser, et travailler jusqu'au bout.

C'est la politique qui l'a tué, la politique, nouveau Minotaure qui se nourrit de chair humaine, la politique qui attire dans son dédale tant de jeunes gens, forts et à l'âme ardente, et les laisse mourir de faim ou les étouffe dans ses embrassements enfiévrés.

Il avait tout donné à cette maîtresse au cœur de marbre, son talent, ses forces, sa santé, et c'est un corps épuisé qu'elle a rejeté après en avoir pris toute la sève et la jeunesse.

Que de fois l'ai-je vu, au lendemain d'une campagne électorale, abattu, éreinté, vanné, sans souffle, après avoir vécu de fièvre pendant deux mois, parcouru les campagnes par des temps et des chemins affreux, mangé à la diable, dormi en voiture, après avoir parlé dans le comté, les réunions, puis allant chez l'un chez l'autre, semant ses convictions, discutant, expliquant, se dévouant à sa cause et retombant enfin chez lui anémique, l'estomac délabré, les jambes faibles et les pommettes des joues rouges, de ce rouge qui décèle la souffrance sur un masque maigre...

Parfois aussi, le triomphe—d'un autre, toujours—prolongeait un peu sa fièvre, il était alors d'une gaieté folle, d'enfant, si expansive, si vraie, que ses adversaires de la veille, oubliant leur défaite, admiraient sincèrement cette conviction profonde, cette ardeur du bon et loyal lutteur.

Un jour, après avoir travaillé des semaines durant, il revenait ainsi et, s'affalant dans un fauteuil :

—Ah ! mon cher ami, que de millions je viens de remuer, je n'ai eu que cela dans la bouche depuis un

mois ; et dire—ajouta-t-il d'un ton que je n'oublierai jamais—et dire que je n'ai pas le sou.

Il se faisait peu d'illusions sur le bénéfice qu'il pourrait retirer, un jour, de son dévouement, des sacrifices qu'il s'imposait ; il savait que les ministres ne se souviennent guère des promesses des candidats—et jurait ses grands dieux que c'était la dernière fois qu'il s'occupait d'élections, mais, à la première note du clairon de bataille, sa frêle charpente était secouée du frisson de joie du soldat et, gaîment, il se lançait dans la fournaise.

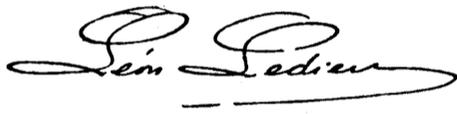
On parle beaucoup, aujourd'hui, des services qu'il a rendus, de ses qualités, de ses convictions ardentes, pourquoi ne pas s'en être aperçu plus tôt, pourquoi pas il y a un an, deux ans, pour lui permettre de se remettre, d'essayer de prolonger sa vie !

Car il pouvait faire autre chose que de la politique, ce brave Têtu ; il aimait l'étude, il aurait voulu pouvoir travailler autrement, tout en se rendant utile, mais, comme l'a dit un écrivain français, "les gouvernants ne savent pas assez qu'il est de leur devoir de donner des sinécures aux hommes qui travaillent à la gloire de leur pays."

Têtu ne demandait pas de sinécure, mais on aurait pu le caser, lui assurer la vie, et le pays n'y aurait rien perdu, j'en suis sûr.

Maintenant, le voilà où nous irons tous, mais vraiment, trente-six ans, c'est bien jeune pour mourir !

Pauvre Têtu ! Dieu, qu'il a tant aimé et si bien servi, lui a donné sans doute la récompense méritée, avec le repos trop tôt, venu !



CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE

QUÉBEC, juin 1896.

Semaine des plus animées dans l'ancienne capitale ; affluence considérable de touristes qui, comme des oiseaux de passage en la belle saison, répandent la note gaie dans la tranquillité tant soit peu monotone de la ville. Français de France, Anglais de distinction, voisins de la grande République, tous se répandant en exclamations sur la magnificence de notre site. Hier encore, la vue si avantageuse qu'on obtient de la tour du Palais Législatif arrachait à un jeune Parisien cette enthousiaste parole :

—J'ai parcouru l'Europe entière, dit-il, je n'ai rien vu de pareil !

Ajoutons qu'à ce moment tout concourait à rendre l'impression plus saisissante encore. L'atmosphère était de ce bleu net qu'on ne voit que sur les prairies du Nord-Ouest. Au nord, un banc de nuages floconneux tamisait la lumière trop crue, et les rayons tombaient obliques sur le fond du paysage, servant de repoussoir. La vallée offrait ces tons brillants, ces contrastes de coloris qui nous semblent exagérés dans les photographies japonaises. Vers Beauport, une déchirure assez profonde laissait entrevoir les cimes bleuâtres de nos Adirondacks canadiens.

Mon Dieu ! pensai-je, que c'est beau ! Et dire que, le plus souvent, nous restons froids en face de ces beautés exquises ! Dire que nous envions à la Suisse, à la Norvège, leurs effets de lumière, leurs décors majestueux, quand nous trouvons au pays mille endroits qui peuvent rivaliser avec elles en grandeur et en poétique variété !

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

* *

J'entends résonner de joyeux carillons,—l'air est embaumé de parfums de fleurs d'oranger,—l'épithalame est la mélodie du jour. Je crois, qu'à cet égard, nos belles partagent la superstition anglaise, tant les mariages se sont faits rares au mois de mai ; en revanche, le mois des roses nous réserve de fort jolies surprises.

Quelle *favore* a inventé le bicycle !

C'est un amusement fin-de-siècle, au côté utile et récréatif à la fois ; mais c'est un fléau, un cauchemar, une obsession, quoi ? Madame la Mode y accorde sa sanction, que veut-on de plus ?

Lady Majorie Gordon, et son jeune frère, enfants de Son Excellence lord Aberdeen, s'en donnent à cœur joie dans les rues de Québec et semblent surtout affectionner la Grande Allée, dont le pavage favorise leur *monture*.

Sans être prophète, je puis affirmer qu'en moins de huit jours toutes nos jeunes connaissances nous passeront dessus d'un air triomphant.

En avant le progrès ! Que sera-ce donc à la Convention !

* *

Ce dernier mot me rappelle que Québec vient d'être favorisée de la convention des Forestiers Catholiques, association bienfaisante ouvrière. De nombreux délégués y sont accourus de tous les points du Canada. Une grande parade-revue, de nos Hussards, a eu lieu sur les Plaines d'Abraham ; les députés de l'association sont partis enchantés de leur accueil et, espérons-le, satisfaits de leur mission.

* *

Depuis que le vent est aux élections, nos journaux rabâchent et caressent l'adversaire à rebours, ruminant potins politiques au suprême ennui de la coterie féminine des abonnés.

Le suffrage des femmes ? Pardon, oui, nous le revendiquons. A défaut de bleu ou de rouge, nous espérons, au 24 courant, porter une verte feuille d'érable... accompagnée de laurier—emblème de la victoire.

Sur ce, au revoir.



A BATONS ROMPUS

Quoique cela ne soit dans mes habitudes ni mon caractère, le lecteur me permettra, pour aujourd'hui, de commencer par un double compliment. Cela en vaut la peine.

Le premier, à l'adresse des nobles successeurs du bienheureux de La Salle, lesquels m'ont inculqué, après ma mère, les premiers principes impérissables de la vie ; le second, à l'adresse des cadets du Mont Saint-Louis.

Oui, premier compliment *aux frères ignorantins* qui, eux aussi, gagnent des victoires dans les concours scolaires de Paris, de Chicago et du monde entier.

Oui, second compliment aux cadets du Mont Saint-Louis, qui m'ont rappelé le premier bataillon de France : *les Saint-Cyriens*.

* *

Passons maintenant aux cadets Ecossais. S'ils ont été moins heureux que les précédents, on doit cependant les admirer. En effet, leur ténacité à revenir sur le terrain de la lutte, prouve qu'il y a chez eux de l'énergie, du cœur, de l'âme. Quand un vaincu se comporte de la sorte, la victoire ne semble partagée.

N'est-ce pas, après tout, l'histoire de toutes les luttes d'ici-bas, de tous ces vaillants, grands ou petits, heureux ou malheureux, riches ou pauvres qui semblent avoir pris la parole de Cicéron : *Vivere et militare*, ou plutôt celle de Sylvio Pellico : *Hodie mihi cras tibi*. Ayez donc confiance dans l'avenir, jeunes lutteurs, car si aujourd'hui appartient aux vainqueurs, demain appartient aux vaincus.

* *

Puisque j'ai commencé par vous parler de choses militaires, permettez-moi de continuer en vous parlant du couronnement de l'empereur de toutes les Russies, y compris la Sainte Pologne crucifiée par les ancêtres du nouveau tsar.

Avant le couronnement, tous les journaux ont annoncé que les fêtes surpasseraient tout ce que l'on avait déjà vu. Ils ont eu raison, les journaux, car il y a eu holocauste. Vous le savez déjà. Pour moi, qui ne vois pas toujours les choses comme tous les autres—c'est un effet de myopie—je me suis demandé si on ne devrait pas voir dans cette catastrophe la main infernale des nihilistes, espérant, par ce moyen, amener le peuple ou faire entrevoir, pressentir au tsar qu'il a été couronné sous de mauvais présages, de terribles auspices. Étant donnée la superstition russe, cette idée aurait bien pu germer entre la couronne et le crâne de l'empereur. La conséquence de tout cela, c'est que, au prochain couronnement, si les fêtes doivent surpasser celle-ci, c'est à donner la chair de poule.

Après tout, cette catastrophe sera peut-être plus heureuse que néfaste à l'empire russe, car, si par un revirement des choses, le peuple croit un jour qu'il meurt de faim, le tsar, du haut de son trône argenté, doré, diamanté, aurait le droit de répondre :

"Ce n'est pas vrai, mes enfants, car lors de mon couronnement vous êtes morts en mangeant."

* *

Je ne puis jamais penser à la Russie sans me rappeler le mot de Napoléon Ier, mot devenu vrai : "Avant cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque."

L'aigle mort à Sainte-Hélène voyait de loin. Je crois même qu'elle est les deux, et que c'est à cette *alliance hétérogène* que nous devons d'avoir la paix en Europe. Si je me permets de dire *alliance hétérogène*, c'est que je n'y croirai qu'après des faits, des actes, et non des embrassades. Il est vrai, malheureusement trop vrai, que les haines nationales s'éteignent, mais si j'étais sujet russe, je verrais toujours devant moi les flammes de Moscou, tout comme si j'étais Français, je ne verrais pas sans appréhension un rejeton du nid impérial Corse servir dans l'armée russe avec le rang de général. La vie contient tant de surprises, que l'élevage de cet aiglon impérial pourrait bien être un truc à la France. Non pas que les puissants du monde en veulent directement à la France, sans laquelle ils ne pourraient vivre, mais bien à la république française. Enfin, qui vivra verra...

* *

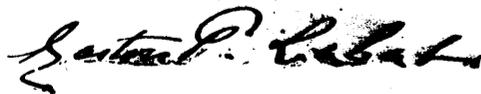
Je disais plus haut que les haines nationales s'éteignent. Ce qui me fait dire cela, c'est que la Pologne a déjà oublié et est presque oubliée. Ne serait-ce pas, à courte échéance, le sort de l'Alsace-Lorraine ? On parle certainement bien de revanche, mais on ne la prend pas. Or, à mon humble avis, il aurait fallu que ce soient les soufflets de 1870-71 qui souffletassent à leur tour leurs vainqueurs avant de les laisser descendre dans la tombe. Guillaume et de Moltke y sont déjà, et Bismarck y sera bientôt.

Or, comme pour beaucoup d'autres choses, il est à craindre que la nouvelle génération n'oublie le soufflet reçu par ses pères. Non que je doute du patriotisme français, mais je connais bien des gens qui, ayant voulu courtiser une femme, ont fini par la perdre.

* *

Au train dont je vais, je pourrais, à ce sujet, vous mener fort loin ; vous parler, par exemple, des amazones de Cuba, ces vraies patriotes en jupon qui, elles, aiment réellement la poudre et s'en servent, non pour la jeter aux yeux du public comme certaines personnes, mais bien pour la faire parler.

Je m'arrêterai donc ici, et je terminerai par cette pensée juste et vraie que j'ai cueillie dans un album : "Si la poudre qui convient le mieux au public est la poudre d'or, celle qui convient le mieux à la femme, c'est la poudre de toilette."



J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.—A. DUMAS, fils.

LE COURONNEMENT DE NICOLAS II

(Voir gravures)

Ce mardi quatorze (vingt-six mai), huit heures et demie du matin, soleil splendide. Le canon finit de tonner. Messieurs les ambassadeurs et les ministres plénipotentiaires avec leurs épouses, comme dit le guide du cérémonial, sont déjà installés dans la cathédrale de l'Assomption.

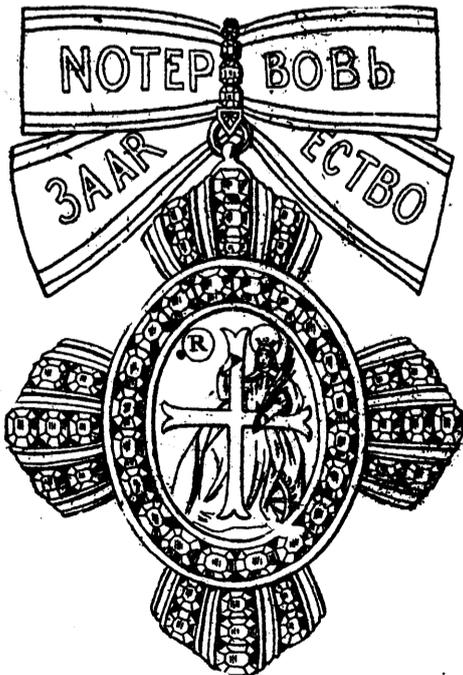


LES INSIGNES IMPÉRIAUX

Dès le seuil, on est assailli par la fulguration de l'or et de la pourpre—quatre gigantesques colonnes qui montent vêtues, jusqu'à mi-hauteur, de velours grenat, jaillissent du tapis pourpre ; elles sont peintes jusqu'en haut, comme les quatre murs, comme le plafond de la coupole qui forme le centre de cette grande chapelle. Le style est lombardo-byzantin. Entre ces quatre colonnes, une seule balustrade d'or, qui, dans les flexions de sa rampe, suit le dessin des marches, aboutit à une sorte d'estrade que cerne un balcon d'or. C'est là que sont installés les trois trônes : celui de l'impératrice douairière, à droite, sous un dais séparé ; celui de l'empereur et de l'impératrice Alexandra, à gauche, les deux sièges rapprochés sous un seul dais que soutient une chaîne d'or énorme ; sur les bas côtés règnent les deux estrades où quelques centaines d'assistants sont alignés.

Une mystérieuse lumière tombe des fenêtres très étroites et très hautes sur ces personnages groupés immobiles, dont les uniformes et les toilettes s'éteignent dans l'éclat des ors et de la pourpre, dont les seuls visages apparaissent étagés en relief comme dans les peintures des primitifs.

On a déjà chanté le *Te Deum* et dit les Heures ; le clergé, en habits sacerdotaux, se rend jusqu'aux parvis au-devant de S. M. l'impératrice douairière. Je ne l'ai pas revue depuis les fêtes des noces d'or où, dans cette autre petite église de Copenhague, au milieu de tous les rois et princes de son sang, auprès de son impérial époux, elle était si rayonnante de joie que le bonheur l'illuminait plus que ces diamants de la couronne impériale de Russie dont nous la vîmes parée au bal de la cour. Aujourd'hui, c'est la veuve. Le souvenir qui l'habite fait d'elle comme une châsse



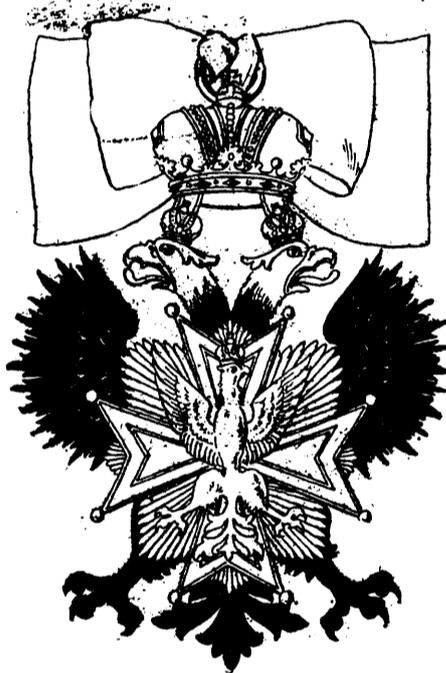
ORDRE DE SAINTE-CATHERINE

mystérieuse où brûle une lampe perpétuelle. Elle ne veut pas de larmes sur cette gloire de son fils ; son visage a retenu cette sérénité de ceux qui ne vivent plus que partagés entre les espérances des autres et leurs propres souvenirs.

Sa Majesté gravit les degrés ; elle a un regard pour ce double trône où, autrefois, elle a pris place à côté de celui qui n'est plus, puis elle va s'asseoir, à droite, seule. Au dehors, le métropolitain de Moscou accueille Leurs Majestés avec l'allocution d'usage ; elles vont entrer, elles entrent.

L'empereur porte un uniforme militaire, l'impératrice une toilette d'argent lamé. Tous deux s'agenouillent devant la porte sainte et vénèrent les images, tandis que les grands dignitaires vont déposer sur une table les insignes impériaux ; puis les deux jeunes souverains gravissent les degrés de pourpre et vont, à la gauche de l'impératrice Marie Féodorovna, s'asseoir sur leurs trônes. Maintenant, ils ont devant eux l'iconostase derrière lequel la messe sera dite : c'est une cloison en vermeil découpée à jour, garnie de cinq rangs d'images de saints, ornée à profusion de pierres précieuses.

Dans le recueillement et la solennité de la cérémonie, les traits des trois Majestés ont pris l'immobilité de portraits ; elles ressemblent aux mystiques images dont les yeux démesurés les fixent, et il semble vraiment qu'il se détache de l'iconostase, ce métropolitain de Saint-Petersbourg qui vient présenter à Sa Majesté le livre saint, et qui l'invite à prononcer à haute voix, devant ses fidèles sujets, le symbole de la foi ortho-



ORDRE DE L'AIGLE-BLANC

doxe. C'est l'acte d'initiation. Celui qui vient de se soumettre au symbole par où sont résumées les croyances de son peuple, n'a plus maintenant qu'à ordonner. Il *commandera* qu'on lui apporte le manteau impérial et qu'on l'en revête. Qui donc lui imposerait la couronne ? Il est l'autocrate, il la tient de Dieu : il avance pour la saisir dans ses mains qui ne tremblent pas, il la pose lui-même sur son front. Ceci est le geste de force qui donne le frisson.

Le rite a voulu, dans sa poésie, que le premier acte du maître fût un mouvement d'amour. L'empereur appelle à lui la jeune impératrice. Elle vient. Elle s'agenouille devant son auguste époux et lui, ôtant sa couronne, l'approche de cette jeune tête levée. Il la touche au front avec l'emblème, afin que par la vertu de cet effleurement elle soit pour toujours associée à sa gloire et au secret de sa pensée. Sur cette certitude, l'empereur se fait apporter la couronne de la jeune souveraine et, la posant sur sa tête, il la fait impératrice.

Certes, il y a une admirable et poétique grandeur religieuse dans cette seconde partie de la cérémonie qui se passe sur le seuil de la porte sainte, en face des trois trônes ; dans ces onctions faites avec le saint chrême sur le front des souverains et qui leur con-

fèrent un second baptême par où la royauté des élus leur est donnée dès ce monde. Pourtant, dans la sincérité de nos respects, cette minute a étreint les cœurs



TYPE DE POPE RUSSE

d'une émotion plus forte dès que les deux Majestés ont été couronnées, dès que, revêtues de tous leurs insignes, elles se sont rassises sur les trônes, au milieu de l'éclat des cantiques, des salves de canon, des volées de cloches, dans un ébranlement qui faisait vibrer les pierres de l'église et les âmes. L'empereur s'est avancé devant le métropolitain ; il s'est mis à genoux devant le livre qu'on lui tendait ; il a lu à haute voix cette prière du rite :

“ Que le Tsar des Tsars instruisse le Tsar, qu'il l'éclaircisse, qu'il le soutienne dans sa grande tâche de Tsar et de Juge de l'Empire de Russie ; que la sagesse l'accompagne, que son cœur soit dans la main de Dieu pour le profit des peuples qui lui sont confiés, pour la gloire de Dieu, pour qu'au jour du jugement dernier le Tsar puisse répondre à Dieu sans honte.”

Aussitôt les paroles prononcées, le tsar s'est relevé. En même temps, le métropolitain, l'assistance entière s'agenouillaient afin de supplier le Tout-Puissant d'entendre cet appel d'un homme qui devient le pasteur et le souverain de tant de millions d'hommes.

Le spectacle était grandiose, pourtant nos imaginations s'élargissaient encore. Elles écartaient à cette minute ces murailles de l'église : il nous a semblé que le jeune empereur Nicolas apparaissait debout sur sa lointaine frontière de l'Oural où son ombre va marquer pour deux moitiés du globe les heures de la guerre et de la paix.

HUGUES LE ROUX.

LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION

(Voir gravure)

C'est à Moscou, la Ville Sainte, dans la cathédrale de l'Assomption—qui est la cathédrale de Reims de la Russie, et dont nous donnons une vue—qu'ont eu lieu les cérémonies du couronnement et du sacre des Tsars. L'Assomption est un des trois sanctuaires les plus vénérés du Kremlin. On y sacre depuis quatre cents ans les empereurs, et l'on y conserve l'antique trône de bois sculpté des Tsars, connu sous le nom de Trône de Vladimir Monomaque.

Cette église a été construite en 1473, par un architecte italien. Cinq clochers à coupole dorée la couronnent. Les piliers, les voûtes, les murailles sont décorés de grandes images byzantines de saints à longue barbe, dont la tête se détache sur un fond d'or, et qui semblent passer muets, et farouches, sous leur long manteau de pourpre.

LES LILAS BLANCS

Plus blanche que les lilas blancs
Dont les grappes, aux grains tremblants,
Se penchaient à peine fleuries,
Vers sa fenêtre, au temps de Mai,
Et qui, dans le vent parfumé,
Aurait bercé sa rêverie ;

Plus pure que les blancs lilas
Qu'un caprice moissonne, hélas !
En leur neige à peine formée,
Avant qu'un baiser du soleil
Ait bu, dans un frisson vermeil,
Leur âme d'amour embaumée ;

Plus frêle que les lilas blancs,
Qu'en hiver, des soins vigilants
Fleurissent sous la vitre close,
Hier entr'ouverts, et morts demain,
Au bord du cristal où la main
Blanche d'une femme les pose ;

C'est sur son oreiller d'enfant
Que, d'un mal dont rien ne défend,
Morte, hélas ! elle était couchée.
C'est une branche de lilas
Blanc qu'entre ses petits doigts las,
Près du Christ, on avait penchée.

Quant son souffle se fut éteint,
Avant que sonnât, au lointain,
La cloche de la vieille église,
Les clochettes des lilas blancs
S'agitèrent, en rythmes légers,
Comme pour tinter dans la brise.

Et depuis lors, quand le printemps
Fait, dans les jardins éclatants,
S'ouvrir des fleurs de toutes sortes,
Les clochettes des blancs lilas,
Pour son âme sonnent le glas
Silencieux des vierges mortes.

ARMAND SILVESTRE.

LE PETIT PATRIOTE

Mil huit cent trente-sept !...

Ces mots font résonner les fibres les plus sensibles de notre âme. Les moindres recoins de notre cœur sont troublés, et tout notre être se sent remué d'un serrement pénétrant, indéfinissable à l'intonation de ces paroles vibrantes qui rappellent tout un passé de lutttes, toute une époque où d'obscurs martyrs ont souffert sous l'empire d'un gouvernement cruel et despotique.

Oh ! chênes, érables de nos forêts, arbres centenaires, si vous pouviez parler, si vous pouviez raconter à nous, enfants de ces héros ensevelis, ignorés, tous ces soupirs, ces plaintes, ces gémissements, ces larmes d'une veuve ou d'un orphelin, que vous apportaient les échos lointains, ne nous le diriez-vous pas ?...

Oui, mais vous ne le pouvez pas, hélas !... Vous n'avez été que témoins muets d'une lutte sanglante dont vous gardez l'inviolable secret.

Saint-Eustache brûlait : l'église, le couvent étaient la proie des flammes. Colborne, avec ses deux mille réguliers, regardait ce feu sacrilège et destructeur, d'un sourire féroce ; son âme de fer, comme sa personne, se réjouissait à la vue de ce brasier, de ces flammes qui avaient été allumées sous son ordre.

Tout à coup, comme il demeurait appuyé sur son épée, un des soldats lui amena un enfant de huit à neuf ans, à la figure pâle, aux traits décharnés, aux yeux rougis par les larmes, qui, lui dit le militaire, désirait lui parler.

Colborne regarda l'enfant profondément et longuement. Celui-ci ne s'intimida pas sous ce regard scrutateur qui se fixait sur lui.

Après cette courte inspection Colborne reprit, en s'adressant à l'enfant :

— Tu désires me parler ?... Que veux-tu ?

— Me venger, reprit ce dernier, d'une voix brève et d'un air hautain.

— Ton début est bien grandiose, enfant, comment te nommes-tu ?

— Que vous importe mon nom ? Je viens ici pour

me venger, seulement, je n'ai pas d'autre raison à vous donner.

— Et si je l'exigeais ?...

— Je vous tuerais !...

— Tu penses que tu pourrais arriver à ce résultat ?

— Oui, je suis venu tout exprès pour cela, aujourd'hui.

En prononçant ces derniers mots, sans que le commandant anglais eût eu le temps de se préserver, l'enfant sortit un revolver de sa poche et fit feu.

La balle effleura l'oreille du "Vieux Brûlot" et alla briser le crâne d'un habit rouge, à quelques pas de là.

Colborne, tout interloqué de cette bravoure dans un enfant si jeune, ne pouvait revenir de sa surprise. D'ailleurs, le petit patriote ne lui en laissa pas le temps : il s'avança, avec un air qui semblait défier la mort, et, la main sur son cœur, il lui dit :

— Je vous ai manqué ; c'est bien... Dieu est bon... il l'a voulu ainsi... Votre châtement n'en sera que plus sévère. Pour moi, je suis à vous... je me constitue votre prisonnier... Vos mains sont tachées du sang de nos braves... tuez-moi... ne craignez rien... Vous avez tué mon père, fait mourir ma mère de douleur, votre crime n'en sera pas plus grand en sacrifiant le fils...

Loin de s'attendrir à ces paroles touchantes et naïves, Colborne ordonna qu'on vint le fusiller à l'instinct, sans aucune forme de procès.

Et, pendant qu'il était attaché à l'arbre aux pieds duquel il devait mourir, l'enfant répétait à demi-voix, jusqu'à ce que son dernier souffle se fût envolé de son âme pure pour monter vers l'Éternel :

— Père, mère, je vous ai vengés !... Patrie, cher Canada, je meurs pour toi !...

Oh ! que tous nos cœurs ne fussent-ils remplis ainsi de ce souffle divin, de ce souffle enchanteur pour la Patrie !... Oh ! que chacun d'entre nous ne ressemble-t-il à cet enfant, à ce petit héros de huit ans !...

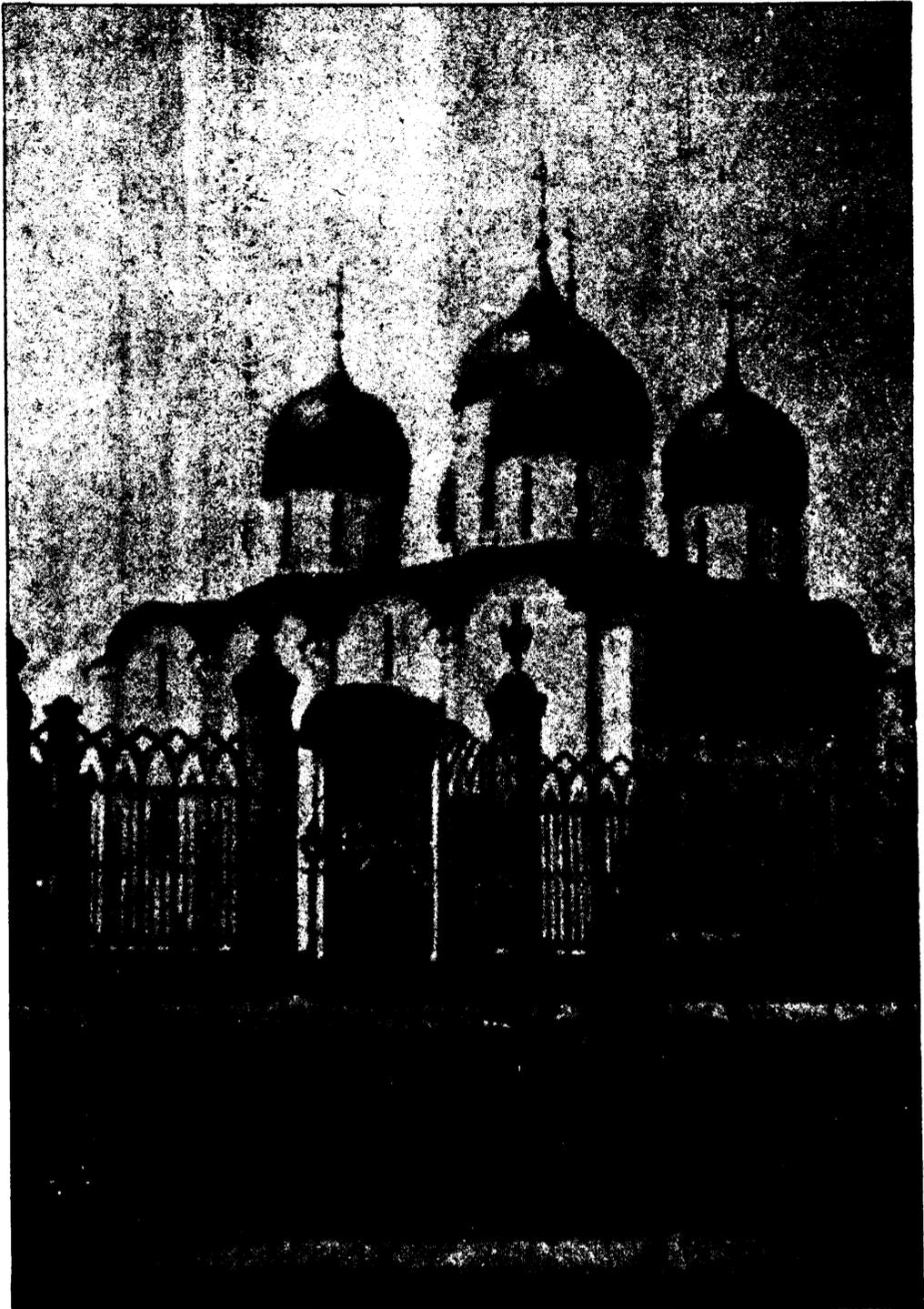
Oui, tout Canadien-français ne devrait avoir au cœur qu'une seule et unique pensée, ne devrait avoir qu'un même cri : " Vivre et mourir pour la Patrie ! "

Alphonse Lingras

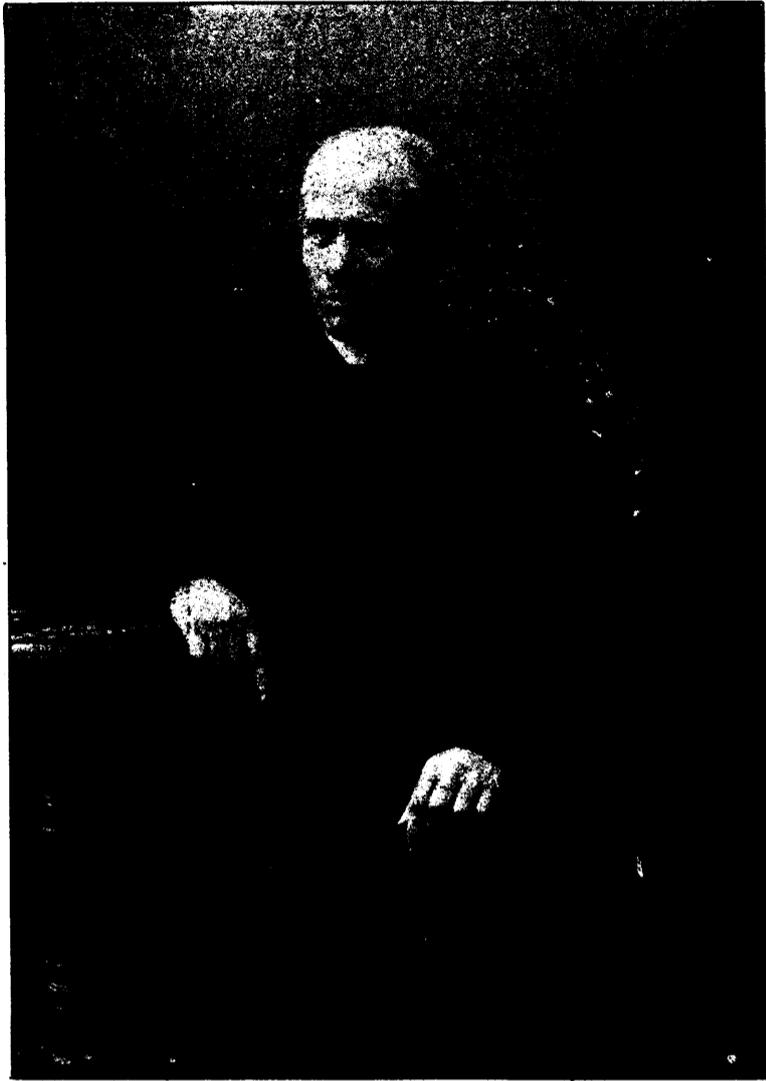
L'homme gai n'est presque jamais d'un caractère dangereux ni difficile. — AULARD.

Le plus grand danger d'un expédient est de réussir : il devient une panacée qui gâte tout. — G. VALTOUR.

Le peuples vaincus sont comme les riches ruinés : ils n'ont plus d'amis. — H. CHANTAVOINE.



LA CATHÉDRALE DE L'ASSOMPTION OU A EU LIEU LE COURONNEMENT



M. L'ABBÉ ARTHUR-JULES CAPTIER

UN VISITEUR DISTINGUÉ

M. l'abbé Arthur Jules Captier, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, arrivé la semaine dernière dans notre ville, est l'hôte du Séminaire de Notre-Dame, première succursale de la communauté, maison-mère de la vaillante compagnie en Amérique.

M. l'abbé Captier est né en France en 1828. Il appartient à la société de Saint-Sulpice depuis 1848. Les premières années de son ministère se passèrent au grand séminaire de Lyon. Il fut ensuite nommé procureur de la communauté à Rome, près le Vatican, et il remplit ces fonctions durant vingt ans.

A la mort du vénérable M. Icard, M. l'abbé Captier fut désigné par le chapitre général de Saint-Sulpice, comme le successeur du regretté défunt. Voilà deux ans qu'il occupe ce poste d'honneur, avec le même tact et le même savoir qui avaient marqué ses états de service à Rome et lui avaient attiré les suffrages unanimes de ses confrères.

Pendant son séjour à Rome, M. l'abbé Captier a eu l'honneur d'introduire lui-même les procès de canonisation de Jeanne d'Arc, pour la France, et de la bienheureuse Mme d'Youville, pour le Canada.

Rehaussée par une éducation brillante et le charme des plus aimables manières, la personnalité de M. le supérieur-général actuel de Saint-Sulpice se révèle bientôt l'une des plus sympathiques à tous ceux qui ont l'honneur et l'avantage de faire sa connaissance.

“ LE ROYAL WILLIAM ”

(Suite et fin)

Les difficultés de la navigation, déjà assez redoutables entre Montréal et Québec, le devenaient bien davantage dans le golfe, aussi nos steamers qui osaient s'aventurer jusqu'au Bic et à Rimouski éprouvaient-ils des peines infinies pour se tirer d'affaire ; il en résulta que les gens du métier se rendirent compte des néces-

sités de construction, longueur, largeur, gabarit, etc., imposées par ces nouvelles régions. Le projet hardi de bâtir un bateau à vapeur propre à flotter sur l'océan s'empara des armateurs de Québec, qui ne tardèrent pas à l'exécuter. De 1829 à 1831, les journaux de cette ville nous racontent en détail comment ils s'y prirent et ce que le *Royal William*, une fois lancé, accomplit de prouesses dans ses voyages à Halifax. La victoire était décisive. Tempêtes, vents contraires, brumes, marées, rencontres de navires, tout allait à merveille. Le problème, ainsi résolu, ne devait pas rester lettre morte, puisque notre bâtiment se rendit en Europe, où il poursuivit sa carrière durant plusieurs années.

Le commerce lucratif qui se faisait entre Québec et Halifax fut interrompu en 1832, par ordre du gouvernement, à cause des ravages du choléra. Du coup, le *Royal William* se trouva immobilisé. C'est alors que ses propriétaires le vendirent à un agent de la reine d'Espagne, Isabelle II, à condition qu'on le lui amenât en Angleterre. Il fit la traversée (1833) en 16 ou 17 jours, sans utiliser une verge de toile. Les marins anglais qui l'aperçurent entrant dans la Tamise furent stupéfaits de cette apparition. La colonne de fumée qui montait de son bord vers le ciel leur fit croire à un incendie, et les chaloupes de sauvetage se lancèrent à son secours.

De l'Angleterre, on le conduisit dans la Méditerranée où il prit le nom de *Isabella Secunda* et, durant nombre d'années, il servit avec efficacité. En une certaine circonstance, on monta du canon à bord et il fit une croisière militaire autour de l'Espagne et du Portugal.

Ces faits, qui devraient avoir été recueillis par les historiens, ne sont connus d'aucun d'eux, sauf que, assez récemment on a compris, en Canada, l'importance qu'ils peuvent avoir pour nous, mais en Europe on en est encore à répéter que le *Savannah* et le *Serius* furent les pionniers du mouvement.

Le *Serius*, en 1838, était une vieille coque dans laquelle on ajusta un mécanisme à vapeur et qui, tant bien que mal, se rendit de Liverpool à New-York.

Le *Savannah* et le *Serius* peuvent-ils soutenir la comparaison avec le *Royal William* ? Non, assurément. Ni l'un ni l'autre n'avait été construit pour la navigation à vapeur océanique, ni l'un ni l'autre n'a renouvelé sa tentative, ni l'un ni l'autre n'aurait pu continuer ses voyages dans les conditions où le *Royal William* accomplissait les siens.

Et pourtant, la notion qui règne en Europe reporte presque toute la gloire de l'entreprise sur le *Serius* avec une mention honorable pour le *Savannah*, mais pas un mot du *Royal William* !

Il s'agit donc de faire admettre par les étrangers ce fait étonnant que le Canada s'est mis en avant de tous les peuples pour abréger la distance que l'Atlantique occupe entre les côtes de l'Ancien et du Nouveau-Monde. C'est une tâche aussi difficile que d'évangéliser des Sauvages, néanmoins, avec travail, patience, science et longueur de temps, nous y parviendrons.

Notre pays a vécu passablement longtemps, il a beaucoup souffert, il possède des annales remarquables mais, aux yeux des Européens, il n'a pas de place dans les souvenirs ou les gloires du passé.

Les peuples qui n'ont pas d'histoire
Sont, paraît-il, les plus heureux :
Ils n'encombrent point leur mémoire
Des mérites de leurs aïeux.

Ces maximes que la paresse
Enseigne aux enfants comme aux rois,
Chacun les tourne avec adresse,
Selon ses goûts, selon ses droits.

L'homme qui pense et qui se vante
De comprendre tout ici-bas,
Demande à l'Europe savante
D'éclairer, de guider ses pas.

Je sais bien qu'erreur n'est pas compte,
Autrement rien ne serait vrai
Puisque dans ce qui se raconte
Un quart est faux, un quart surfait.

S'agit-il de notre Amérique ?
On la condense en quelques mots :
De l'Acadie au Pacifique
Ce ne sont que des Esquimaux.

Qui donc irait au bout du monde
Pour apprendre la vérité !
Pourtant il faut jeter la sonde
Avant qu'un fait soit constaté.

Or, mes amis, en conscience,
Je vous soumets un cas nouveau,
Faites-le voir à la Science :
Si l'on vous croit ce sera beau !

Prouvez—c'est maintenant facile—
Que notre peuple est le premier
Qui sut rendre la mer docile
Tout en se passant du voilier.

Enseignez à la grande histoire
Ce qu'elle ignore absolument :
La vapeur nous doit sa victoire
Sur les vagues de l'Océan.

Oui ! c'est à nous qu'il faudra rendre
La palme et l'honneur du combat,
Si la chose a de quoi surprendre
C'est tant mieux pour le Canada.

Le raisonnement que j'exprime ici en vers se trouvait dans l'esprit des membres de la Société Royale du Canada durant les séances de 1892 et 1893, de sorte que nous avons nommé un bureau pour aviser au meilleur moyen à prendre afin de revendiquer la part des Canadiens dans cette page d'histoire. Un peu plus tard, les documents et pièces justificatives furent soumis aux Chambres fédérales qui reconnurent le bien fondé de nos prétentions et ordonnèrent qu'une plaque commémorative du voyage du *Royal-William* à travers l'Atlantique serait posée près de la porte intérieure de la bibliothèque parlementaire. Ce dernier projet est maintenant exécuté, mais ce n'est pas tout, selon nos désirs, puisque c'est un moyen insuffisant pour atteindre le but que nous nous sommes proposé, qui est de répandre dans toutes les parties du monde la connaissance du fait historique en question. Il reste à porter un coup d'un nouveau genre et fixer sur

ce point l'attention publique à l'étranger. C'est pour quoi le volume XIII, année 1895, de la Société Royale renferme des explications à ce sujet, accompagnées d'une gravure montrant le gabarit du navire, ainsi qu'un *fac-simile* de la plaque et de l'inscription ci-dessus mentionnées.

Les publications de notre Société étant distribuées parmi sept cents bibliothèques de l'Europe, Asie, Australie, Afrique, Japon, les deux Amériques, portent plus loin la renommée du Canada que toutes les combinaisons auxquelles on a eu recours jusqu'à présent, aussi sommes-nous bien convaincus du bon résultat que va produire notre démarche. S'il est vrai que pour réussir dans certaines affaires on doit avoir raison deux fois et le prouver quatre fois, notre cause est gagnée.

Benjamin Sulte

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, mardi, 26 mai.

Le ciel éblouissant d'un soleil qui souffle la chaleur aux choses et aux êtres, et qui, vers le soir, fait place aux douceurs de mai ; telle a été la température de ces jours derniers.

Dans les quartiers excentriques, la grande mascarade parisienne passait joyeuse et peut-être plus animée que d'ordinaire. Cette chaleur activait-elle son sang ? Néanmoins, la saison printanière qui met de la joie dans tous les cœurs n'oublie pas ceux des Parisiens ; ainsi j'ai pensé l'autre jour.

Estivale température et estivale gaieté, joie des figures et plaisir chantant, sont actuellement les hôtes aimés de Paris.

Les marchandes de fleurs encombrant toutes les rues, et, les roses par bottes, les roses qui embaument de fraîcheur et de parfum sont partout : par bouquets dans les fenêtres, aux corsages des riantes et gentilles Parisiennes, les fleurettes vont bien, elles harmonisent l'ensemble de leur beauté.

* *

Le 23 mai, partait de Dunkerque pour Montréal, avec 120 passagers et 3,000 tonnes de marchandises, le paquebot *Oregon*, de la nouvelle ligne franco-canadienne, dont MM Walbaum et Tosetti sont les directeurs.

Mme et Mlle Helbronner, le Dr et Mme J. Desjardins, de Montréal, qui viennent d'arriver par le *Sarnia*, l'autre navire de la compagnie franco-canadienne, se disent enchantés de leur voyage.

Le 15 juin, la compagnie franco-canadienne sera définitivement constituée et le *Sarnia* partira avec, à son grand mât, le drapeau français.

Les trois principaux directeurs seront MM. Furness, Henri Walbaum et Tosetti.

La maison Widehen et Griffoulière, très sérieuse et très importante, représente, à Paris, la ligne franco-canadienne.

M. Griffoulière qui, depuis longtemps, s'occupe des transports avec le Canada, a toute l'expérience voulue pour la chose. Et de toutes parts nous recevons des lettres pleines de louanges pour lui.

Les émigrants surtout ne savent comment témoigner toute leur reconnaissance à M. Griffoulière, pour les bons soins dont il les fait entourer.

Je crois donc être utile à mes compatriotes en leur recommandant la maison Widehen et Griffoulière, 15, place de la Madeleine, Paris.

* *

En lisant *Le Journal* d'aujourd'hui, j'ai admiré ces lignes exquises de Catulle Mendès. Le poète chante en prose.

LE SYLPHÉ SUR LE PETIT DOIGT DU BON DIEU

Lorsque commençait d'être tout ce qui est encore, il arriva que les rubis, les saphirs, les chrysoptères, les

améthystes, et toutes les pierres précieuses, se dirent en muets chuchotements lumineux : " Il est charmant de luire et de pétiller de toutes les couleurs, mais combien nous regrettons de n'avoir point des ailes comme ces oiselets qui volent et une voix comme la gouttelette des sources qui sourdent des rochers ! " En même temps, les linottes, les fauvettes, les rossignols, et beaucoup d'oiseaux sombres, sans ramage encore, disaient : " Il est très charmant de voler parmi l'air, mais que ne sommes-nous un joli bruit comme les gouttelettes tintinnantes, et de menus éclairs de toutes les couleurs, comme les pierreries ! " Et, en même temps, les gouttelettes des sources disaient : " Rien de plus aimable que notre gazouillis chanteur, mais qu'il nous plairait d'être ailées comme les linottes ou les rossignols, et lumineuses comme les rubis ou les améthystes ! " Ayant pour office de vaquer aux besognes jolies de l'universelle création, il y avait alors un petit Sylphe qui se tenait, attentif, sur le petit doigt du bon Dieu ; et de la gouttelette des sources et de son vœu, des oiselets et de leur désir, des pierres précieuses et de leur regret, il fit l'Oiseau de Paradis !

Rodolphe Brunet

GROTTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(Voir gravure)

La dévotion à Notre-Dame de Lourdes se propage rapidement au Canada, et pour cause. Partout, dans les nombreux diocèses du pays, s'érigent de nouvelles paroisses, sous le pieux vocable de Notre-Dame de

Lourdes, et ses sanctuaires, plus nombreux encore, surgissent de tous côtés.

Des pèlerinages, devenus annuels, se dirigent de nos rives aux Roches de Massabielle. C'est que, de l'est à l'ouest de la Puissance, de Toronto à Chicoutimi, la bienfaisante intervention de la miséricordieuse Vierge des Pyrénées s'est, maintes fois, fait visiblement sentir en ce pays.

Nous avons déjà reproduit des gravures des magnifiques temples qui lui ont été dédiés à Montréal, à Saint-Michel de Bellechasse et à Rigaud. Aujourd'hui, nous reproduisons le charmant oratoire qui lui a été érigé dans l'église de Saint-François d'Assise, de la Longue-Pointe, et que l'on déclare être—bien que de moindres dimensions—la plus fidèle reproduction, en Amérique, de la célèbre grotte de Lourdes.

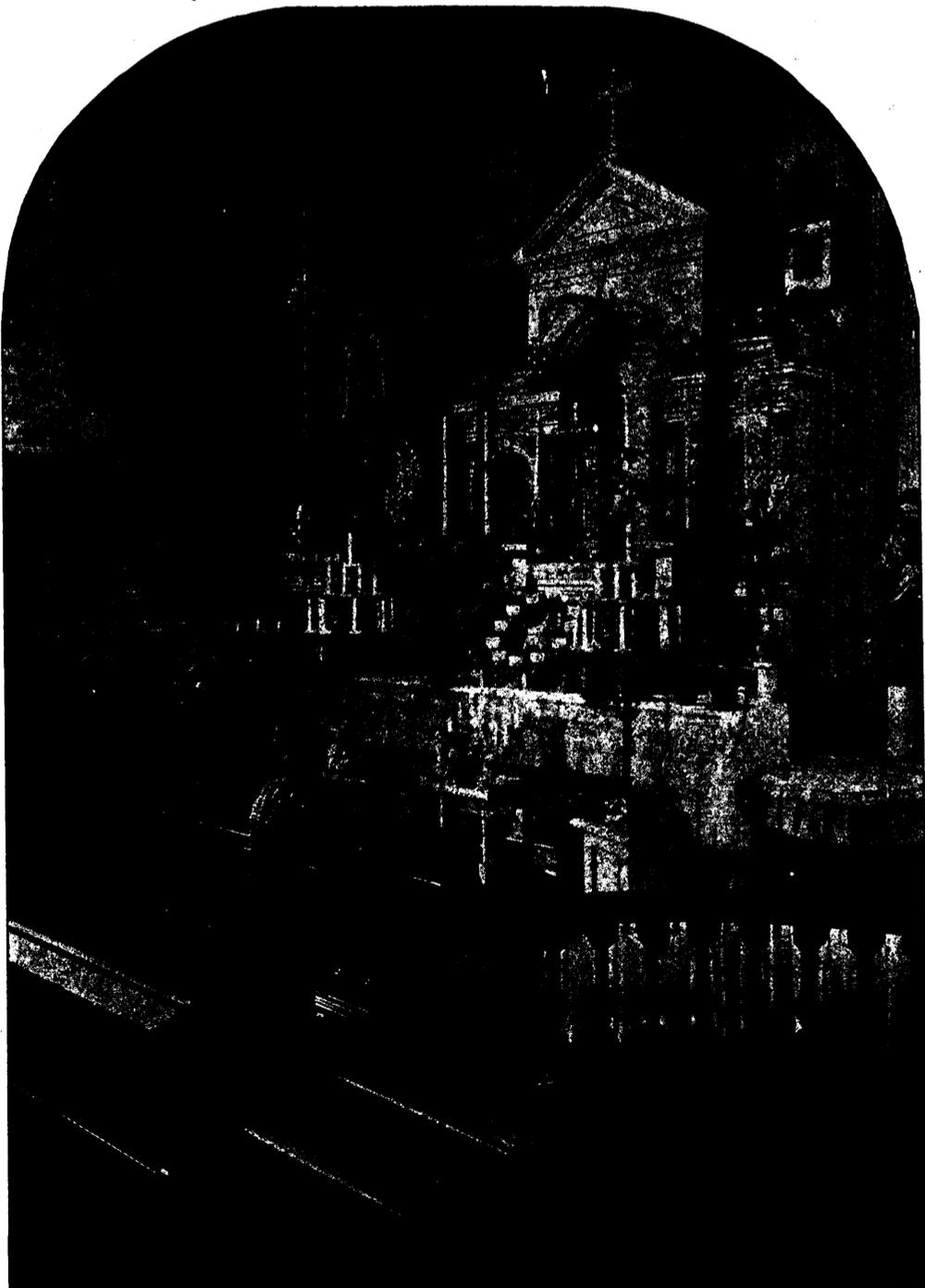
NOTES ET IMPRESSIONS

Le scepticisme n'est pas incompatible avec la superstition.—Duc d'AUMALE.

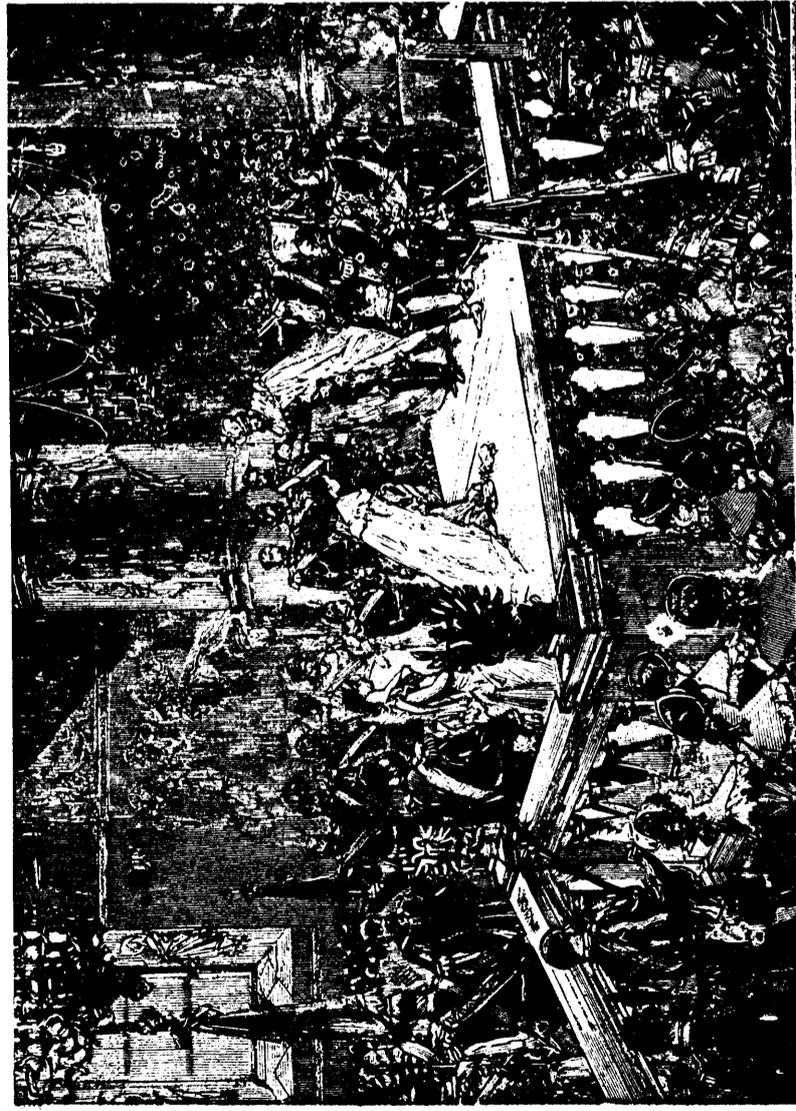
Toute la gloire de l'homme ressemble à la fleur de l'herbe.—A. BRISSON.

L'homme est le seul animal qui ait la faculté de se mêler de ce qui ne le regarde pas.—L'abbé GALIANI.

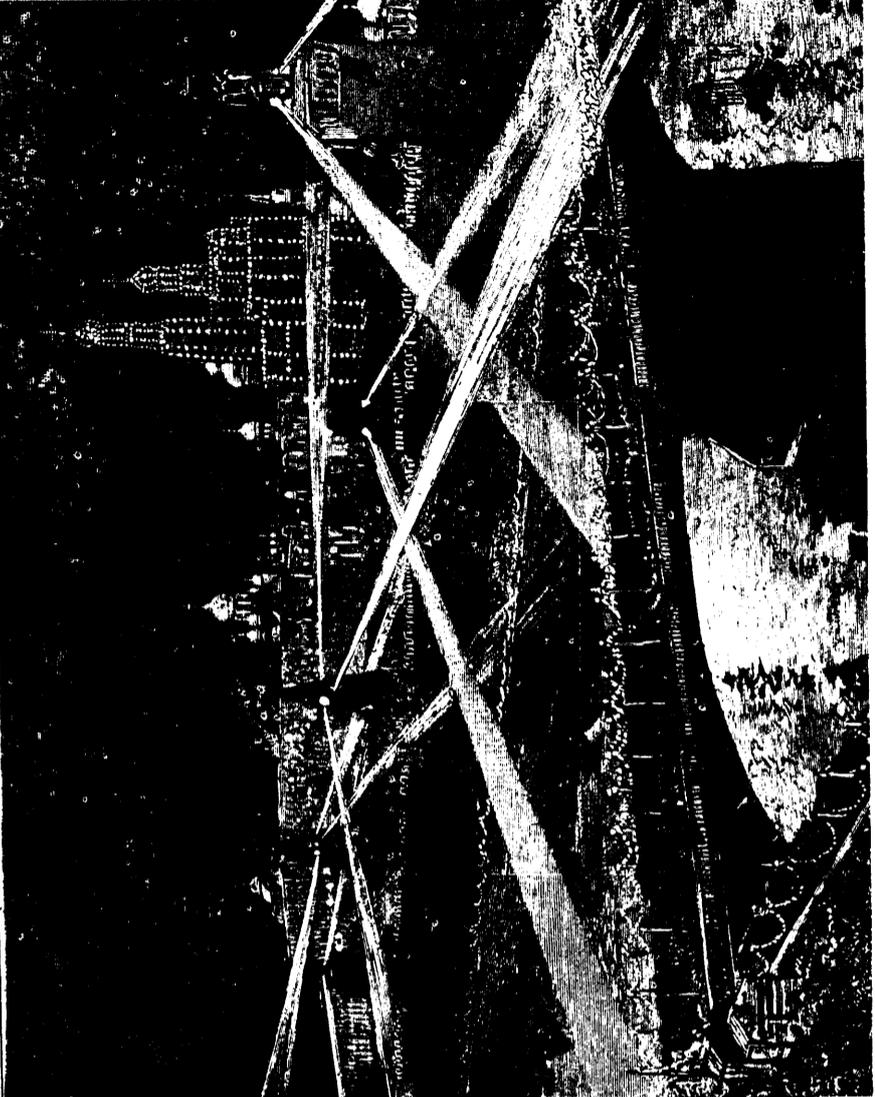
Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.



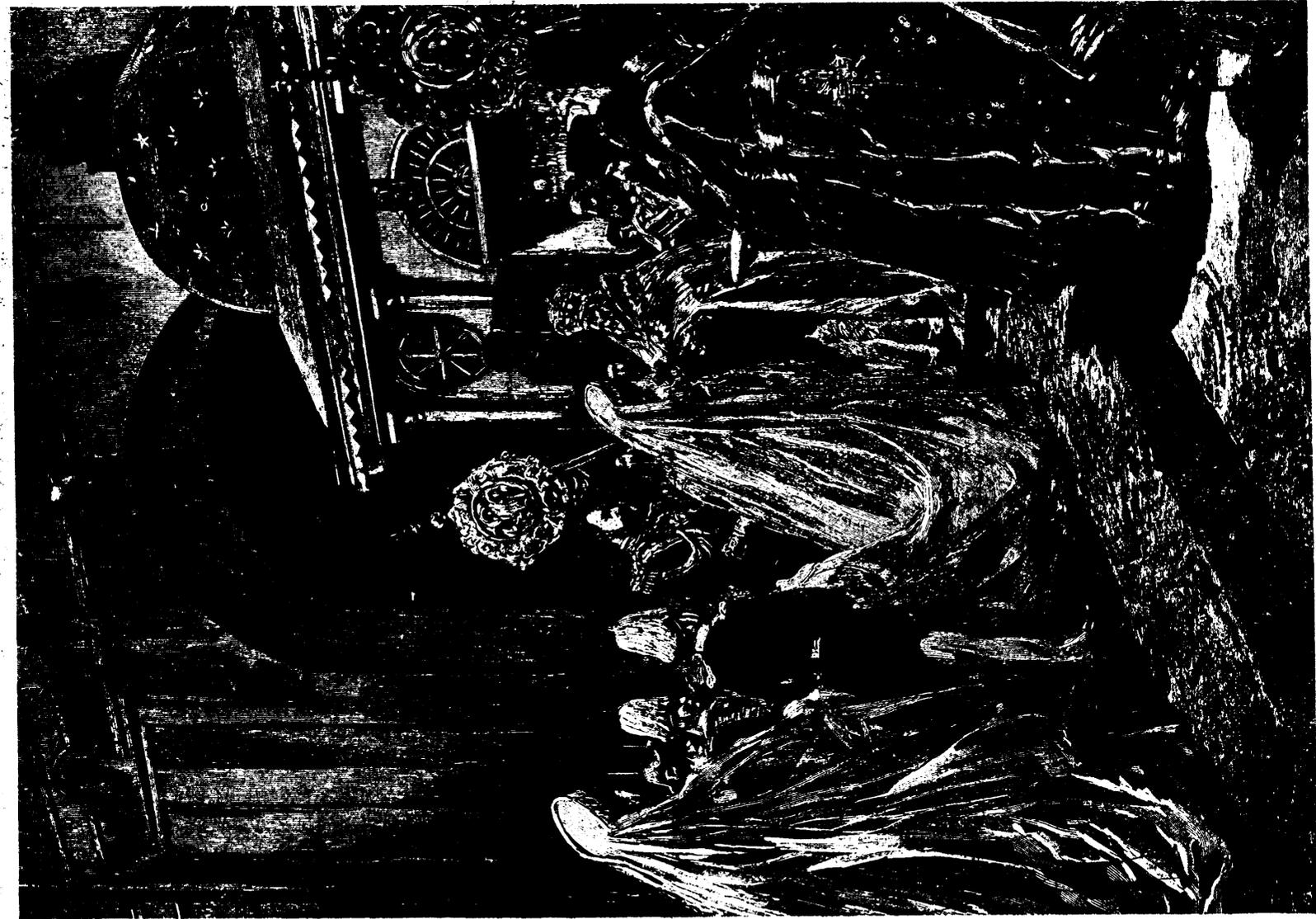
GROTTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE LA LONGUE-POINTE.—Photo. Quéry Frères



1 LE TSAR COURONNANT L'IMPÉRATRICE, — 2 LA BÉNÉDICTION DU DRAPEAU DE L'EMPIRE
MOSCOU, — LE COURONNEMENT DU TSAR



1 LE TRAIN IMPÉRIAL SE RENDANT A MOSCOU : LA VOIE FERRÉE GARDÉE PAR LA TROUPE. — 2 ILLUMINATION DU KREMLIN
MOSCOU, — LE COURONNEMENT DU TSAR



HALTE DES SOUVERAINS A LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME D'IBÉRIE



MOSCOU. — LE COURONNEMENT DU TSAR

RÉCEPTION DES SOUVERAINS A LA GARE

REMERCIEMENTS

Après avoir lutté pour faire valoir mes opinions, après avoir, — involontairement, il est vrai, — porté atteinte aux douces illusions de certaines personnes, il m'est doux de rencontrer une personne approbatrice de mes idées. Mais ma joie fut à son apogée, lorsque je constatai que cette personne était l'humble mais intéressante Violette, dont tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont souvent eu l'occasion d'admirer les écrits.

L'avouerai-je ? l'approbation de cette charmante correspondante me rend quelque peu orgueilleux, car je reconnais en Violette une autorité. Qu'il me soit donc permis d'exprimer, à mon aimable correspondante, ma reconnaissance et ma fierté d'avoir pu trouver en elle une approbatrice de mes idées émises dans mes articles intitulés : *Sait-on aimer ?*

Agréez donc, aimable Violette, mes remerciements les plus sincères.

Ribou

PETITE POSTE EN FAMILLE

Jos. A., Montréal. — Bonne pièce, passera comme la précédente.

J. St-J., Montréal. — *Un rêve* est digne d'insertion. Nous l'insérerons.

A.-U. Beaulieu, Montréal. — L'essai est un peu bien jeune. A titre d'encouragement, nous publierons, car il y a du bon.

L. N. E. B., Montréal. — Ce *Souvenir* est passablement bien tourné. Le MONDE ILLUSTRÉ l'insérera, quelqu'un de ces jours. Nous faisons le changement voulu.

Alix Topaze, Somerset. — Votre causerie : *Toilette*, est bien écrite, et l'inspiration en est assez juste. Nous publierons volontiers, dans un prochain numéro.

LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ÉGYPTE

I

En vue de porter à l'Angleterre, hostile à la France, un coup décisif, Bonaparte prépare avec le Directoire l'expédition d'Égypte, et s'embarque à Toulon avec une armée de terre de 36,000 hommes et une armée navale de 10,000. Au moment de quitter la France, il harangue ainsi l'armée d'Orient :

Toulon, 3 floréal an VI (9 novembre 1798).

Soldats ! Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre ; vous avez fait la guerre des montagnes, des plaines et des sièges ; il nous reste à faire la guerre maritime. Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage, tour à tour, sur cette même mer et aux plaines de Zama : la victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elle.

Soldats matelots ! vous avez été jusqu'à ce jour négligés ; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous : le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la République arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines.

Officiers et soldats ! il y a deux ans que je vins vous commander ; à cette époque vous étiez dans la rivière de Gênes, dans la plus grande misère, manquant de tout, ayant sacrifié jusqu'à vos montres pour votre subsistance ; je vous promis de faire cesser vos misères, je vous conduisis en Italie ; là, tout vous fut accordé... Ne vous ai-je pas tenu parole ? Eh bien ! apprenez que vous n'avez point encore assez fait pour la patrie, et que la patrie n'a point encore assez fait pour vous ! Je vais actuellement vous mener dans un pays où, par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux

qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs, et rendrez à la patrie des services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles.

Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre. Vous allez courir de nouveaux dangers ; vous les partagerez avec vos frères les marins. Cette armée jusqu'ici ne s'est pas rendue redoutable à nos ennemis ; leurs exploits n'ont point égalé les vôtres ; les occasions leur ont manqué ; mais le courage des marins est égal au vôtre : leur volonté est celle de triompher ; ils y parviendront avec vous. Communiquez-leur cet esprit invincible qui partout vous rendit victorieux ; secondez leurs efforts ; vivez à bord avec cette intelligence qui caractérise les hommes purement animés et voués au bien de la même cause : ils ont, comme vous acquis des droits à la reconnaissance nationale dans l'art difficile de la marine. Habituez-vous aux manœuvres de bord ; devenez la terreur de vos ennemis de terre et de mer : imitez en cela les soldats romains, qui surent à la fois battre Carthage en plaine et les Carthaginois sur leurs flottes.

A U B A L

DIALOGUE ENTRE DEUX MESSIEURS

Premier monsieur (depuis dix minutes il se tient dans l'embrasement d'une porte et essaie de se donner une contenance. Il caresse ses gants ; relève sa moustache, cale son mouchoir dans l'ouverture de son gilet, contemple le bout de ses escarpins, et finalement adresse la parole à un monsieur qu'il ne connaît pas et qui a l'air de s'ennuyer). — Il fait bien chaud, ce soir, monsieur.

Second monsieur. — Oui, en vérité, il fait chaud.

Premier monsieur. — Forcé d'être ici également ? Vous n'avez pas pu refuser.

Second monsieur. — Naturellement, je dois assister au bal.

Premier monsieur. — Moi, c'est la première fois que je viens ici. Pas gaies, hein, ces machinettes-là ?

Second monsieur. — Vous avez bien raison.

Premier monsieur. — Ce bal est aussi ennuyeux que les autres. Toujours la même chose, voyez-vous. On étouffe dans ce salon : ça sent la poudre de riz, le patchouli, le musc. Vous êtes obligé de faire valser des jeunes filles qui baissent les yeux et ne disent rien, ou des dames mûres qui causent trop. On vous marche sur les pieds, vous mouillez votre chemise, et si vous voulez vous reconforter, et bien, entre nous, je vous conseille de ne pas aller au buffet. Les sandwiches datent de l'antiquité, les glaces sont chaudes, le champagne est de marque douteuse, et puis, impossible de se faire servir. On a dû faire le mot aux domestiques.

Second monsieur. — Vous croyez ?

Premier monsieur. — J'en suis certain... Voyez donc

ce vieux monsieur chauve qui fait le beau. Il a le crâne complètement nu, c'est indécent. Il devrait se payer une réchauffante.

Second monsieur. — Comment une réchauffante ?

Premier monsieur. — Oui, une perruque, si vous aimez mieux. Tenez, regardez donc cette petite femme brune beaucoup trop décolletée, qui cause avec tous les messieurs : c'est elle qui donne la soirée ; c'est la maîtresse de la maison. Je la plains ; se donner tant de peine pour arriver à de si mauvais résultats ; car, il n'y a pas à dire, sinistre, on se croirait à la morgue. Cependant, elle a l'air de s'amuser : elle rit tout le temps et ouvre la bouche afin de bien montrer ses dents. Sont-elles bien toutes à elle ?

Second monsieur. — J'en réponds.

Premier monsieur. — Vous la connaissez donc bien intimement ?

Second monsieur. — Mais c'est ma femme, monsieur. KICK.

L'ART CULINAIRE

Flan aux noix. — Foncer en pâte un moule. Faire roussir dans une casserole quelques morceaux de sucre, y jeter des noix soigneusement épluchées. Quand elles sont un peu dorées, jeter le tout sur un marbre ou dans un mortier, le laisser refroidir, puis le bien écraser.

Ensuite mettre ensemble dans une casserole quatre jaunes d'œufs, quatre cuillerées de sucre. Mélanger deux cuillerées de farine et ensuite deux verres de lait, puis les noix écrasées. Tourner sur le feu jusqu'à ébullition. Retirer du feu, y incorporer gros comme un œuf de beurre et tourner à froid. Verser dans le moule préparé avec la pâte et cuire au four comme tous les flans à la crème frangipane.

Filets d'agneau en blanquette. — Faire cuire à la broche cinq filets d'agneau et les laisser refroidir, les couper en blanquette et les mettre dans une casserole, en les séparant par une bande de lard ; placer cette casserole dans une étuve, une heure avant de servir, pour que l'agneau chauffe doucement et ne se racornisse point. Au moment de le servir, ôter le lard et le mettre dans une sauce allemande liée avec deux jaunes d'œufs, un petit morceau de beurre et du jus de citron ; ajouter quelques champignons qui auront été passés dans le beurre.

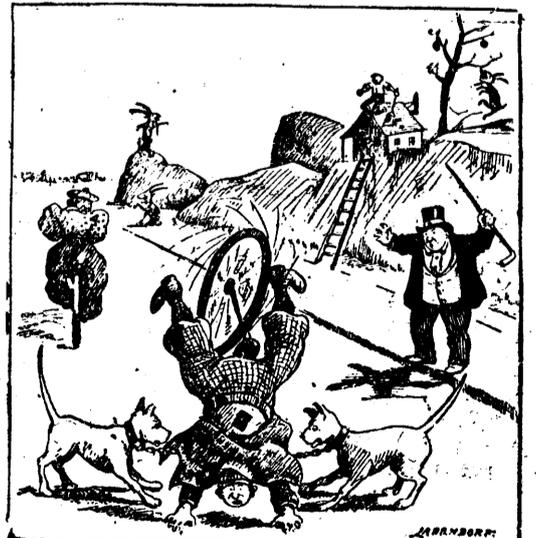
Le *Grand horoscope des dames* de Mlle Nitouche est le livre favori des jeunes filles et des dames. Il est l'ami des réunions intimes. Il contient beaucoup de poésies propres à être mises dans les albums. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraires, 1826, Ste-Catherine.

Au point de vue colorant, le vin a une double propriété. En même temps qu'il *grise*, il *rougit*... la trogne.

LE CYCLISTE DISTRAIT



Du fier en bicyclette
Sachez vous garder,



Car c'est piètre article...
Voyez le danger !

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

—Mieux que cela.
—Cinq mille alors ? dit le jeune homme, avec le même sourire.
—Il ne s'agit pas de vos appointements....
—Alors, mon cher patron, je ne comprends plus....
De quelle somme auriez-vous besoin pour vous lancer dans les affaires, pour faire votre trouée, comme tant d'autres ?....
—Cela dépend.... Pour un petit commerce au coin d'une rue, bien achalandé, dans les prix doux, quelques billets de mille francs suffiraient.... Est-ce que vous auriez l'intention, mon cher patron, de m'acheter une épicerie, un comptoir de marchand de vins, une boutique de chaussures ?
Chavarot retenait avec peine son indignation.
—Je puis disposer de.... cent mille francs.... en votre faveur !....
—Diable, la somme, en effet, vaut la peine qu'on y réfléchisse. Avec cent mille balles, on peut faire beaucoup et peu de choses.... Il y a des gens qui sont milliardaires et qui n'avaient pas autant de galette pour commencer....
Et son regard dur, droit dans les yeux de Chavarot :
—Et puis-je considérer votre offre comme.... désintéressée ?
—Non.
—Ah ! il y a une condition.... je m'en doutais.... Par exemple, je suis curieux d'apprendre laquelle....
Chavarot s'était levé :
—M. Lafistole, vous êtes un voleur et un misérable....
Le mot passa entre ses lèvres serrées en sifflant comme un coup de cravache.
Lafistole avait un peu pâli.
Il eut une légère contraction des lèvres, mais il avait un surprenant empire sur lui-même....
Son sourire poli reparut aussitôt.
—Mes livres sont en règle, monsieur.... vous pouvez les examiner et les contrôler....
—J'ai dit que vous étiez un misérable parce que vous avez essayé d'abuser de la faiblesse d'une femme....
—Une femme ?
—Mme d'Hautefort....
—Ah ! ah ! je commence à voir clair, murmura le jeune gredin....
—Enfin, j'ai dit que vous étiez un voleur....
Et allant ouvrir le coffre-fort, montrant le tiroir libre :
—Parce que vous avez volé ici des pièces qui intéressent l'honneur d'une famille....
Lafistole se tut pendant quelques secondes.... puis :
—Mon cher patron, dit-il.... l'honneur de cette famille m'intéresse autant et plus que vous.... et les pièces qui touchent à cet honneur et peuvent le compromettre seront, vous ne me démentirez pas, plus en sûreté chez moi que chez vous.... Puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez savoir que j'ai les plus grandes chances de devenir l'heureux époux de Mlle Bérengère....
—Taisez-vous, malheureux !
—Pourquoi me tairais-je ? Je veux que vous compreniez que mon intérêt est de garder ce secret.... et sans vouloir vous faire de la peine, mon cher patron, je m'arrangerai pour le garder mieux que vous ne l'avez fait !
Chavarot se précipita sur son clerc la main haute.
Mais il s'arrêta.
Lafistole n'avait fait aucun mouvement pour se défendre.
Le notaire sentait chez le jeune homme une redoutable énergie. Ce n'était pas la violence qui en viendrait à bout.
Il maîtrisa sa rage, reprit son sang-froid.
—Je suis autorisé à vous offrir cette somme de cent mille francs.... C'est une petite fortune....
—Peuh !
—C'est aussi le moyen d'en acquérir une plus grande.... Vous ne m'avez pas dit si vous acceptiez ou si vous refusiez.
—Je refuse.
—Pourquoi ?
—Parce que je ne veux pas faire de la restitution de ce dossier une question d'argent.... sans cela, remarquez-le bien, mon cher patron,

la fortune tout entière des d'Hautefort suffirait à peine à le racheter. Alors, ce n'est pas cent mille francs qu'il me faudrait... ni deux cent.... ni cinq cent....

—Cette discussion est très pénible pour moi. Fixez vos conditions....

—Je croyais que vous les connaissiez.... dit le jeune homme avec douceur et feignant une grande surprise....

—Bérengère, n'est-ce pas ?

Et le notaire serrait les poings dans une colère effrayante.

—Mlle Bérengère, vous l'avez dit.

—Mais vous savez bien que c'est impossible !

—Permettez-moi de croire le contraire.

—Jamais Mme d'Hautefort ne consentira.

—Tant pis, elle se sera perdue de gaieté de cœur.

—Mais Bérengère ne vous aime pas.... Elle ne vous connaît pas.... Elle ne vous a jamais vu....

—Cela importe peu en cette affaire, mon cher patron, fit le gredin d'un air détaché, puisque je l'aime....

—Le scandale sera énorme si vous mettez vos menaces à exécution.

—J'y compte.... mais je n'irai pas jusque-là, je l'espère.

—C'est peu connaître Mme d'Hautefort et son amour pour sa fille, que de croire qu'elle vous sacrifiera celle-ci.

Lafistole releva la tête et avec insolence :

—Cela sera.... ou sinon !....

—Oui, je vous comprends, dit le notaire pensif.... vous êtes résolu à aller jusqu'au bout, coûte que coûte ?.... Vous avez bien dissimulé depuis cinq ans, monsieur, car j'avais confiance en vous....

—Je suis fier d'avoir mérité si longtemps cette confiance, mon cher patron, dit le clerc, goguenard.

—Inutile de vous dire que je vous chasse ?....

—Je venais justement vous offrir ma démission.... avec tous mes regrets de ne pouvoir plus rester chez vous, mais je vais être très occupé par les préparatifs de mon mariage et je serais dans l'impossibilité de vous montrer la même exactitude qu'autrefois....

Il salua avec une politesse achevée....

Et sur le seuil :

—Je suis prêt, néanmoins, à mettre au courant de son travail celui qui me succèdera.

—Merci.... allez.... Votre présence ici est une honte pour la maison.

Lafistole salua derechef et partit.

Le notaire, la tête baissée, dans un trouble inexprimable, debout dans son cabinet, réfléchissait.

—Cet homme nous tient et ne nous lâchera pas.

Lentement, il alla retrouver Mme d'Hautefort.

Elle vit bien, au premier coup d'œil, qu'il n'avait pas réussi.

Devant sa femme, le notaire se tut, mais lorsqu'ils furent seuls :

—Eh bien ? dit-elle....

Il secoua la tête.

—Il a refusé ce que vous lui avez offert ?

—Oui.

—Peut-être que la somme n'était pas assez forte ?

—Il a dit que votre fortune tout entière ne suffirait pas à lui faire rendre ce dossier....

—Je suis perdue !

—Hélas ! je ne vois plus maintenant ce qui vous sauverait.

—Il vous a parlé de Bérengère ?

—Oui.... c'est elle qu'il veut.... Elle seule !!

—Le misérable !

Et avec un cri, les mains au ciel, les yeux enflammés par son désespoir arrivé au paroxysme :

—Ah ! je la défendrai ! Et malheur à lui !.... Il faut qu'il me craigne, voyez-vous.... Il faut qu'il se dise que je ne suis pas une femme comme les autres, moi.... Il devrait le savoir. Il devrait se le dire.... Je suis la fille de ce Bastien qu'on a condamné à mort. C'est lui qui me l'a appris.... Il faut qu'il y réfléchisse....

Et sourdement, affolée :

—J'ai du sang de cet assassin dans les veines.... Et peut-être ne faudrait-il pas le réveiller.... Je n'avais jamais pensé à cela.... pourtant.... je n'ai jamais eu ni colères ni mauvaises pensées.... mais maintenant, je m'effraye moi-même, je n'ose plus descendre au fond de moi.... j'ai peur.... j'ai peur.... Ah ! cet homme, ce maudit.... l'infâme ! l'infâme !

—Ma pauvre Clotilde ! Et c'est ma faute ! C'est ma faute !

—Oui, votre faute. Mais vous souffrez autant que moi. Je vous ai pardonné. Je ne reprends pas mon pardon....

Et bouleversée, les mains entre les genoux, branlant la tête :

—Que faire ? que faire ?....

VII

Se représente-t-on quelle fut sa vie lorsqu'elle revint à Orléans et qu'elle se retrouva au milieu de cette famille, attentive autour d'elle, guettant ses sourires, inquiète de ses abattements, la pressant de questions lorsqu'elle restait silencieuse ! . . .

Elle n'était entourée que d'affections, mais ces affections lui pesaient comme si elles avaient été des haines . . .

Elle souhaitait alors de vivre en une solitude, loin de tous, où elle se nourrirait de son chagrin, ressassant les mêmes idées, les mêmes désespérances.

Et il lui fallait, au contraire, vivre dans une hypocrisie perpétuelle et avec la certitude que chacune des minutes qui s'écoulaient la rapprochait d'une catastrophe.

Et elle en souffrait d'autant plus, dans son cœur affectueux d'épouse et de mère, qu'elle voyait ceux qu'elle aimait trouver bien long ce temps qui séparait les deux jeunes gens de leur bonheur . . .

Les malheureux ! s'ils savaient ! murmurait-elle.

Ce qui était le plus pénible pour elle, c'était la perpétuelle contrainte à laquelle l'obligeait la présence de Daniel et de Jean-Joseph dans la maison.

Ces deux magistrats, le père et le fils, n'étaient-ils pas habitués, de par leurs fonctions mêmes, aussi bien que par une tendance naturelle de leur esprit, léguée sans doute par les aïeux, à tout observer, à tout remarquer ?

Ils avaient passé leur vie, déjà longue pour tous deux, à se retrouver au milieu des criminels mensonges inventés pour les tromper.

Les plus habiles coquins, endurcis à feindre et à ne rien laisser deviner sur leur physionomie, avaient bien des fois devant eux joué la comédie de braves gens injustement accusés.

Il avait fallu qu'en leur intelligence subtile, en leur observation jamais en défaut ils fissent le partage du crime et de l'innocence.

C'était à cette observation sans cesse en éveil qu'ils devaient, père et fils, ce visage sérieux et triste jusqu'à la dureté chez Jean-Joseph, mais qu'avait tempéré, chez Daniel, la douceur de la vie de famille.

Et elle, Clotilde, toute seule, toute faible, nerveuse et impressionnable, elle aurait la prétention de cacher à ces deux hommes ce qu'elle souffrait ? . . .

C'était depuis longtemps peine inutile . . .

Car tous les deux avaient deviné qu'elle dérobaient un secret.

Jean-Joseph le lui avait demandé déjà . . .

Et les yeux de Daniel, interrogateurs, la sollicitaient sans cesse à la confiance.

Mais elle se révoltait contre cette idée de tout dire !

Elle, la fille de Bastien ! Femme d'un magistrat ! . . .

Non, non, elle combattrait, seule, jusqu'au bout . . .

Ce n'était pas le courage qui lui manquait, c'était l'habitude de la dissimulation . . . Cela s'acquiert.

—Je dois mon bonheur à Daniel . . . se disait-elle parfois. Il est juste que je sacrifie ma vie, s'il le faut, à la conservation de son bonheur . . .

Quand elle avait pensé cela, elle en était plus forte.

Et elle craignait moins Lafistole.

VIII

Lafistole était bien ce qu'avait dit le notaire, fils d'une excellente famille, mais sans aucune fortune.

Après de fortes études, après avoir fait son volontariat d'un an, il s'était jeté au hasard de la vie des cercles et des tripots, vivant au jour le jour, sans aucun souci du lendemain, dépensant en quelques heures une fortune, lorsque le jeu lui avait été favorable, ou ne mangeant que juste assez pour ne pas mourir de faim, quand il sortait du cercle le ventre creux, mais déçavé. Les cercles parisiens ont, du reste, des tendresses pour ces enducis du baccarat et leurs tables, abondamment servies le matin et le soir, reçoivent plus d'un joueur qui a perdu la veille sa dernière pièce de cent sous.

Après des années de cette vie pendant lesquelles il avait vainement cherché l'occasion de faire fortune, Lafistole n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Sans pitié, sans croyances et sans scrupules, il voulait arrivé malgré tout et il avait passé des années et cherchant autour de lui, comme le lion de l'Évangile, celui qu'il dévorerait.

Sec, froid, implacable, méprisant les hommes, prêt à tout, Lafistole était un être redoutable.

Il avait su détacher de sa vie tous les liens d'affection qui la rendent aimable.

Il n'avait plus que des parents éloignés qu'il ne voyait jamais ; il n'avait point d'amis ; il n'avait jamais eu de liaisons sérieuses.

Il était donc libre de toute attache.

Comment ce viveur qui, malgré les hauts et les bas, traversait quand même une existence de fêtes, de luxe et de dépenses, ayant un fort joli appartement rue des Tournon, ayant même eu cheval et voiture, en une période de veine plus soutenue, grand coureur de premières représentations, fréquentant même dans un certain monde de la finance, la Bourse et le cercle se tiennent par tant de côtés, comment ce viveur vint-il échouer dans l'étude de Me Chavarot ?

Ce ne fut ni un coup de tête, ni la nécessité qui l'y amena, ce fut la réflexion.

Il se dit que la vie sur la branche qui était la sienne ne lui offrirait point de route conduisant à un établissement sérieux.

Il voulut se donner les dehors de l'existence rangée, toute au travail, acquérir l'estime de quelques-uns, s'en faire un tremplin, guetter une occasion . . .

Il accepta quelques postes inférieurs dans des études d'avoués, puis celui de clerc-caissier chez Me Chavarot, dont le maniement de fonds était considérable.

Maître d'une caisse où parfois et pendant quelques heures se trouvaient de petites fortunes, Lafistole aurait pu, un soir, prendre le train de Bruxelles.

Certes, il ne faudrait point le connaître pour croire qu'il n'y pensa pas.

Il y pensa, et dès le premier jour.

C'était si facile !

Mais il voulait mieux ; et il attendit.

Tout en remplissant auprès de Chavarot ses nouvelles fonctions, il n'abandonna pas pour cela sa vie désordonnée.

Il lui fallait le luxe et les dépenses, et le jeu, seul, pouvait l'aider à y faire face.

Après des nuits blanches, il reparaissait à l'étude, à neuf heures, éreinté de corps, mais gardant malgré tout une étrange lucidité d'esprit.

Chavarot ignorait la vie en partie double de son clerc.

Très retiré, recevant peu de monde, en dehors de quelques amis très intimes, ayant conservé toujours la timidité insurmontable de sa jeunesse, alors qu'une allusion lointaine, irréfléchie, à son infirmité, lui attirait les larmes dans les yeux, Georges ne pouvait connaître la conduite de son caissier, dont les livres, du reste, étaient toujours en ordre.

Lafistole avait la patience des bêtes fauves.

Il attendait, accumulant dans sa tête un lot de haines implacables.

Son bureau particulier, séparé de celui des clercs, communiquait avec celui de Chavarot.

A plusieurs reprises, chaque jour, Lafistole entra, souvent même sans frapper, lorsqu'il savait que son patron était seul.

Dans le cabinet du notaire était une caisse particulière, renfermant des dossiers personnels, certaines pièces de grande importance que Chavarot ne voulait confier à personne.

Au soin dont Georges refermait cette caisse, qui ne contenait point d'argent, Lafistole avait jugé de la valeur morale des papiers.

Quand il entra et que la caisse était ouverte, il ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

—Qu'est-ce que ces papiers ? murmura-t-il.

Ce fut ainsi qu'il remarqua le tiroir, un jour ouvert, qui cachait le dossier Bastien avec d'autres dossiers.

—Ceux-là, se dit-il, doivent être encore plus importants que les autres, puisqu'il leur faut un tiroir particulier.

Et, peu à peu, l'idée vint en lui de s'en emparer, de les lire et de profiter, si cela se pouvait, des secrets qu'ils renfermaient.

Cette idée grandit, si bien qu'il en vint à se demander bientôt de quelle manière il pourrait accomplir son dessein.

Là était la difficulté, une difficulté insurmontable.

Non seulement Chavarot ne se séparait jamais des clés de la caisse, mais la combinaison de la serrure était connue de lui seul.

—Il me faudrait les clés et la combinaison ! !

Un soir, Chavarot avait oublié les clefs sur son bureau et il était sorti dans Paris, pendant toute la soirée.

Lafistole avait fermé les portes, afin de n'être pas dérangé, et il avait essayé d'ouvrir la caisse.

Pendant des heures, revenant à chaque minute coller son oreille à la porte de l'étude, il essaya.

Vainement, du reste ; la combinaison gardait son mystère.

Blême, effrayant à voir, la sueur au front, les yeux injectés, Lafistole se heurtait à cette masse inerte de fonte, qui lui semblait impassible et méprisante . . .

Il fallait s'avouer vaincu.

Il remit le trousseau de clés à sa place.

Il rentra dans son bureau, rouvrit doucement les portes.

Il était temps ; Georges revint quelques minutes après.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Dès qu'elle eût repris possession d'elle-même et qu'elle pût coordonner quelques idées dans sa pauvre tête affaiblie, le souvenir du passé lui revint, en même temps que la surprise de se retrouver vivante et entourée de braves gens qu'elle ne connaissait pas.

Elle questionna.

En peu de mots on lui apprit comment elle avait été miraculeusement sauvée.

Elle songea alors au prétendu maire de Charetraite, à Servais Duplat, à ses enfants, à Rose...

De nouveau elle questionna, mais on ne pouvait lui répondre.

Le juge d'instruction de Melun, sachant par le Dr Ringaud que la blessée était en état de le renseigner, se hâta de se rendre à La Cave avec son greffier.

Le récit de Jeanne fut bien simple.

Le maire de Charetraite était venu la chercher chez elle, à Paris, rue Férou, numéro 6, afin de la conduire auprès de Servais Duplat agonisant qui voulait lui indiquer l'endroit où elle retrouverait ses deux filles qu'il lui avait volées dix-huit ans auparavant.

Comme elle suivait le bord de l'eau avec son conducteur, un homme, surgissant devant eux, l'avait frappée à la tête d'un coup de bâton et elle s'était évanouie pour se réveiller dans le lit où elle se trouvait encore.

Tout cela était exact, mais devait produire sur le magistrat l'effet d'un chapitre d'un roman-feuilleton d'une discutable vraisemblance.

A coup sûr, cependant, la pauvre femme n'était pas folle.

Elle répondait à toutes les questions avec une lucidité parfaite.

Une de ces questions l'amena à nommer l'abbé d'Areynes, son protecteur.

—L'aumônier de la Roquette ? demanda le juge.

—Oui, monsieur...

—Vous ignorez que M. l'abbé a été assassiné...

Jeanne poussa un cri.

—A-t-on trouvé ses assassins ? fit-elle ensuite.

—Non, pas jusqu'à ce jour.

—Eh bien, ses assassins sont les miens ! L'abbé d'Areynes savait aussi que Servais Duplat avait volé mes enfants, et, comme moi, il croyait que cet homme était mort...

Le roman devenait de plus en plus incompréhensible pour le juge d'instruction !

Dès le lendemain, Jeanne fut mise en présence du vrai maire de Charetraite, un bon vieux paysan qui n'avait jamais entendu parler d'un nommé Servais Duplat, et n'était allé à Paris qu'une seule fois dans sa vie, vingt-cinq ans auparavant.

Jeanne, naturellement, ne pouvait le reconnaître.

De tout cela résultait clairement que, pour attirer la malheureuse femme dans un piège, les assassins avaient inventé une fable très adroite.

Mais, ces assassins, où les chercher ?

Jeanne ne savait qu'un nom, celui de Servais Duplat.

Cet homme existait-il encore ?

Le parquet de Melun allait prendre à ce sujet des renseignements auprès du parquet de Paris.

La convalescente serait libre de retourner à son domicile quand bon lui semblerait, pourvu qu'elle se tint prête à répondre au premier appel des magistrats.

Comme on lui avait enlevé, en fouillant ses poches, tout l'argent qu'elle possédait, et qu'elle se trouvait par conséquent sans aucune ressource, le juge d'instruction lui remit vingt francs et fit indemniser largement les frères Lerat.

Le Dr Ringaud ne voulut accepter aucun honoraire.

On était au 9 janvier.

Jeanne, sentant ses forces à peu près revenues, et d'ailleurs autorisée par le médecin, décida de partir le lendemain.

Quatre jours auparavant, elle avait écrit à Rose, rue Férou. Ne recevant pas de réponse, elle se sentait assaillie par des pressentiments de mauvais augure, trouvant inexplicable le silence de sa petite amie.

Le lendemain, de bonne heure, elle quittait le cabaret de La Cave et dans l'après-midi elle arriva à Férou.

En la voyant, la concierge poussa un soupir de soulagement.

N'ayant pu présenter la quittance de loyer le 8 à sa locataire absente, elle tremblait pour son terme.

Le retour de Jeanne Rivat la rassurait.

* * *

Depuis que l'abbé d'Areynes était entré en convalescence, il se levait pour attendre la visite que des chirurgiens lui faisaient chaque matin, à heure fixe.

Ce jour-là, les deux princes de la science venaient de le quitter après avoir constaté sa guérison presque complète.

Il se fit apporter, par Raymond Schloss, le registre déposé chez le concierge de la maison, et sur lequel était venu s'inscrire pendant les mauvais jours les amis connus et inconnus de l'ancien vicaire de Saint-Ambroise.

Assis dans un grand fauteuil placé devant une petite table, et les épaules soutenues par des oreillers, l'abbé d'Areynes ouvrit le registre, et lentement, attentivement, se mit à lire les noms qui remplissaient les pages.

Beaucoup de ces noms frappaient ses yeux pour la première fois, d'autres lui rappelaient des souvenirs.

On trouvait là toutes les notabilités ecclésiastiques de Paris, et aussi des condamnés libérés reconnaissants auxquels, à la Grande-Roquette, il avait prodigué des consolations et des secours, des pères de famille sauvés par lui de la misère, et du désespoir qui conduit au crime ou au suicide.

Tout à coup l'abbé d'Areynes tressaillit.

Il venait de lire le nom de *Gilbert Rollin*.

Son front se plissa, une pensée pleine d'amertume l'assaillait, il chassa cette pensée et poursuivit son examen.

Immédiatement au-dessous de la signature de Gilbert se lisait celle du *vicomte Georges de Grancey*.

L'aumônier de la Roquette interrogea sa mémoire.

Elle resta muette.

—Inconnu, murmura-t-il.

Il lut ensuite : *L'abbé Libert*.

Un autre inconnu pour lui.

Les trois misérables avaient eu la cynique audace de venir s'inscrire à la demeure de leur victime dont ils espéraient apprendre la mort.

L'abbé d'Areynes cherchait le nom de Jeanne Rivat et ne le trouvait point.

—Comment n'est-elle pas venue ? se demandait-il, et dans cette question qu'il s'adressait il y avait plus d'étonnement et d'inquiétude que de reproche, sachant bien que la *Mendicante de Saint-Sulpice* ne pouvait être ni oublieuse ni ingrate.

Il songeait à envoyer Raymond Schloss aux nouvelles, rue Férou, quand justement le Lorrain entra dans la chambre, avec une émotion très vive peinte sur son visage.

—Qu'y a-t-il, mon bon Raymond ? fit l'aumônier.

—Il y a que M. Lucien de Kernoël est là et demande à vous voir.

—Lucien !! Lui à Paris ! Fais-le bien vite entrer !

Raymond introduisit le jeune médecin, referma la porte derrière lui et resta dans la chambre.

Lucien s'élança vers l'abbé.

—Vivant !... vivant !... que Dieu soit béni ?... s'écria-t-il en serrant avec une affection filiale les mains tendues vers lui.

—Oui, mon cher enfant, vivant et presque guéri... Pour la seconde fois depuis dix-huit ans Dieu ne veut pas me rappeler à lui !...

—Et votre assassin ?

—A quoi bon le chercher, puisque, si on le trouvait, on serait obligé de le punir ?...

—C'est trop de charité, cela !

—Non, puisque c'est la loi du Christ qui a pardonné à ses bourreaux !... Mais ne parlons plus de moi en ce moment... parlons de toi... Comment se fait-il que tu sois ici ? Pourquoi as-tu quitté si vite le docteur Giroux ?

—Pour venir à Paris surveiller la maison du crime...

—Voilà une réponse bien mélodramatique... Je ne la comprends pas...

— Parce que vous ignorez tout. . . .

— Apprends-moi donc ce que j'ignore. . . . Lucien s'assit à côté de son tuteur.

— Mon meilleur ami, mon second père, dit-il en lui prenant de nouveau la main, je m'expliquerai plus clairement si vous m'affirmez que, quoi que je vous dise, vous resterez calme et que, si vive que soit votre émotion, elle n'entravera point votre convalescence. . . .

— Tu peux parler, mon cher enfant, répliqua le prêtre, tu peux parler sans crainte. . . . Si terribles que soient tes révélations je les écouterai, sinon sans épouvante au moins sans étonnement. Je m'attends à tout. . . . Cette maison que tu appelles la *maison du crime*, j'ai peur de la connaître. . . . Où est-elle située ?

— Rue de Vaugirard. . . .

— Je m'y attendais. . . . et c'est de Gilbert Rollin qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il y a longtemps que je l'ai jugé Rien de sa part ne pourra me surprendre.

— Quelle que soit mon accusation ?

— Oui, quelle qu'elle soit.

— Même si j'affirmais que Gilbert Rollin est un empoisonneur ?

— Même cela, oui. J'ai dit un jour à cet homme qui me chassait de la maison de sa femme : *Nous nous reverrons ! Nous nous reverrons à la Roquette !* Ce n'était pas une vaine parole !! Il y viendra !! Et maintenant va droit au but ! Que se passe-t-il rue de Vaugirard.

— Je vous ai annoncé, il y a à peu près un mois, que Gilbert Rollin venait de quitter brusquement Paris pour conduire dans une ville du Midi sa fille Marie-Blanche souffrante. . . .

— En effet, et cela nous a semblé naturel. . . .

— Eh bien ! en arrivant à Joigny, il y a quelques jours, savez-vous qui j'ai trouvé dans une des cellules de la maison de santé ?

— Qui donc ?

— Marie-Blanche. . . .

Un frémissement presque convulsif secoua tout le corps de Raoul d'Arcy.

— Marie-Blanche !! répéta-t-il d'une voix altérée, tandis que Raymond Schloss anxieux s'élançait auprès de lui pour le soutenir au besoin.

— Oui, reprit Lucien, Marie-Blanche presque morte, sans parole et sans pensée. . . . Marie-Blanche à laquelle une main infâme avait fait prendre de la belladone pour la rendre folle !! Marie-Blanche que le docteur Giroux essayait de sauver pour n'être point complice d'un crime prémédité lâchement. . . .

— Oh ! mon Dieu. . . . mon Dieu !. . . . balbutia l'aumônier devenu livide et dont une sueur abondante inondait le visage.

Raymond essuya cette sueur avec un mouchoir et fit prendre à l'abbé quelques gouttes d'un cordial ordonné par les médecins et qui lui donna la force de combattre son émotion et d'en triompher.

— Et, reprit-il d'une voix raffermie, c'est Gilbert Rollin qui a conduit Marie-Blanche à la maison de santé de Joigny ?

— Non.

— Qui donc ?

— Un complice.

— Quel était ce complice ? demanda l'abbé pensant à Servais Duplat.

— Un forçat libéré du bagne de Nouméa.

— Son nom ! Dis-moi son nom !

— Gaston Depréty, ancien clerc d'avoué, portant aujourd'hui un nom et un titre qu'il a inventés ou volés. . . . Il se fait appeler le vicomte Georges de Grancey.

L'aumônier se rappela à l'instant qu'il venait de lire ce nom sur le registre des visiteurs, au-dessous de la signature du mari d'Henriette.

— Georges de Grancey, fit-il, un forçat libéré, le complice de Gilbert Rollin. . . .

— Oui.

— Tu en es sûr !

— Autant que je le suis d'être assis en ce moment près de vous.

XC

— Mais, demanda l'abbé d'Arcy, comment ce misérable a-t-il pu faire admettre Marie-Blanche à la maison de santé de Joigny ?

Lucien répondit :

— En achetant la complicité de deux médecins aussi infâmes que lui, qui ont signé un ordre d'internement en commettant un faux.

— Un faux ? répéta l'aumônier.

— Oui. Marie-Blanche n'a point été internée sous son nom véritable, mais sous un nom inventé pour la circonstance et qu'on espérait bien inscrire prochainement sur sa tombe !

— Quelle effrayante combinaison !! Et tu viens à Paris, m'as-tu dit, dans le but de surveiller l'hôtel de la rue de Vaugirard.

— Oui.

— Pourquoi cette surveillance puisque Marie-Blanche ne s'y trouve plus.

— Parce qu'il faut que je sache quelle est cette fille, sa vivante image qui la remplace et qui joue son rôle. . . .

L'abbé d'Arcy attacha sur Lucien un regard d'une expression de stupeur, presque d'effarement.

— La fille qui remplace Marie-Blanche auprès de son père !! s'écria-t-il.

— Oui, une enfant du même âge que ma fiancée, et dont la ressemblance avec elle est tellement frappante que je m'y suis trompé, en la voyant à l'église Saint-Sulpice où elle était venue prier, accompagnée par une femme de chambre.

— Tu lui as parlé ?

— Oui.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Que je faisais erreur et qu'elle ne me connaissait pas.

— N'étais-tu point le jouet d'une illusion ? . . .

— Non, et tout autre s'y serait trompé comme moi, car cette enfant avait les traits, les regards, la démarche et la voix de Marie-Blanche. . . .

— Et elle habite l'hôtel de la rue de Vaugirard avec Gilbert Rollin ?

— Oui, et elle passe pour sa fille. . . .

Un grand travail se faisait dans l'esprit de l'abbé d'Arcy.

Il se souvenait de l'impression produite sur Jeanne Rivat, quelques mois auparavant, par la vue de Marie-Blanche, et le mot de l'énigme ne lui paraissait point introuvable.

Ses lèvres s'entr'ouvraient, il allait parler, mais il n'en eut pas le temps.

Un coup de sonnette venait de retentir à la porte de l'appartement.

— Veux-tu voir qui sonne, ami Schloss. . . . dit l'aumônier au brave Lorrain qui sortit et revint presque aussitôt, introduisant notre ancienne connaissance, le notaire de la famille d'Arcy.

— Soyez le bien venu, mon ami ! s'écria l'abbé. Je suis très heureux de vous voir en ce moment.

— Et moi très heureux de vous trouver en état de m'entendre, répondit le notaire, car ce dont je viens vous entretenir est grave. . . .

— Alors, parlez vite ! . . .

— Ce que nous avons prévu et redouté se produit aujourd'hui, menaçant l'avenir de la fille de Mme Rollin. . . .

Lucien échangea un regard avec l'aumônier.

— De quoi donc s'agit-il ? demanda ce dernier.

— Du mariage de Mlle Marie-Blanche.

Le prêtre et le jeune homme tressaillirent. Ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à cette complication.

— Le mariage de Marie-Blanche ? répéta l'aumônier d'un ton interrogatif.

— Oui. M. Rollin, voulant à tout prix mettre la main sur les revenus de sa femme, a imaginé de marier sa fille qui, en se mariant, donnera procuration à son futur pour disposer de l'usufruit de la fortune du feu comte Emmanuel. Or, vous le comprenez aussi bien que moi, connaissant comme moi Gilbert Rollin, les arrangements sont faits d'avance et le gendre partagera avec le beau-père. . . .

— Cela me paraît probable, pour ne pas dire certain ! répondit l'abbé.

— Et ce n'est pas tout.

— Quoi encore ?

— Vous oubliez la menace de Gilbert Rollin de faire attaquer par son gendre, comme entaché de nullité, le testament du comte d'Arcy.

A cela nous ne pouvons rien. . . .

Le notaire regarda avec étonnement l'ancien vicaire de Saint-Ambroise. Pourquoi ce calme ? Pourquoi semblait-il se désintéresser de choses, que, dernièrement encore, il prenait si chaudement à cœur ?

L'abbé d'Arcy devina sa pensée, mais il suivait une ligne de conduite qu'il venait de se tracer et le moment n'était pas arrivé de donner des explications.

Il demanda :

— Etes-vous certain que le mariage en question doit avoir lieu ?

— Absolument certain. . . . La première publication est affichée à la mairie du sixième arrondissement et a eu lieu dimanche à l'église Saint-Sulpice. . . .

D'ailleurs un de mes confrères est venu me trouver, comme notaire de la famille d'Arcy, pour la rédaction du contrat de mariage impliquant le régime de la séparation de biens, imposé par une des clauses du testament de votre oncle. . . . On fait semblant de le respecter, avant de l'attaquer.

A suivre



L'Ouïe Rendu.

ZURICH, KAS., Sept. 15, 1894.
 J'ai donné le Tonique Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de Scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais — il est parfaitement bien maintenant.
 Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'autres maladies résultant de cette cause, prirent le Tonique Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.
 Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandaient mon avis, je leur recommandais le Tonique Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOLT.

FREEPORT, ILL., Oct. 26, 1890.
 Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonique Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.

LES SEURS DOMINICAINES

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
 Dents extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

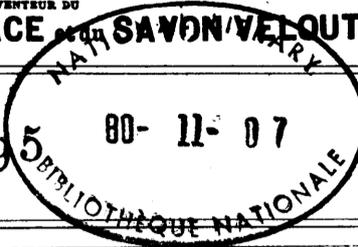


CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.,** who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world: \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL
 Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
 Nouveau Parfum extra-fn.
 Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
 PARIS 29, Rue des Italiens
 SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE SAVON VELOUTINE

23995 80-11-07



PRODUITS DE LA

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la **GRANDE-CHARTREUSE**

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES de MONTRÉAL (limitée).



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
 No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE L'ACCOMMODERMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.
 Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
 BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
 Achète des débiteures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891
 Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essai, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.
 Mme E. L. ETHER, Principale.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 6 juin 1896

53,153

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN DE MONTRÉAL

Les Dernières Nouvelles DU MAGASIN

Chaque jour, chaque mot de ces nouvelles est important pour plusieurs, et quelques parties le sont pour tout le monde.

Pouvez-vous passer Cette Annonce Sans la Lire ?

Mousselines Suisses à Robes

700 pièces de Mousselines suisses tachetées, avec taches de toutes grandeurs, 20c à 70c la vg.

Mousselines Rayées de Dentelle

Mousselines rayées de fantaisie, en une variété de nouveaux et jolis patrons, 6c à 27c la vg.

Mousselines à Robes Noires

Avec taches blanches, dans toutes les grandeurs. Très belles qualités. Avec héliotrope. Dans toutes les grandeurs. Très belles qualités.

Nouveau Duck à Costumes

Et une variété de jolis patrons et couleurs.

Nouveau Galatée à Costumes

Et une immense variété de couleurs et dans les derniers rayés fashionables.

Nouveaux Effets de Toile

Nous venons de recevoir 5 caisses de nouvelles Batistes Grass en nuances de toile, avec raies roses, bleues, vertes et rouges, 29 pouces de largeur, comme elles sont maintenant portées en Europe ; prix régulier 15c maintenant 10c la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée).

Costumes de Rue

En effets de toile, de \$3.25 à \$3.75. Jupes complètes, manches à la mode marchandises très durable pour l'été.

En toile ordinaire, de \$4.50 à \$14.00. En différents tissus, comprenant toile Grass, toile Crash, toile Oatmeal.

Un costume en linon Grass, effet de Dresde, avec collet en soie et en dentelle, très chic, é \$10.30.

Un autre costume en linon Grass avec raies en dentelle et en corde, collet et ceinturon en soie, très frais et très fashionables à \$13.

Costumes en duck, de \$1.75 à \$15.15. Ces différents prix indiquent différentes bualités et couleurs pour satisfaire tout le monde. Les moins chers sont spécialement bien faits, cette saison ; toutes nuances, unis, rayés ou carreaux.

Les commandes par la malle sont soigneusement et promptement exécutées.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame